

le persil

Journal inédit, le persil est à la fois parole et silence. Ce numéro triple contient des textes de vingt-huit membres de l'Association des écrivains neuchâtelois et jurassiens (AENJ) et des dessins de Gilbert Pingeon et Claudine Houriet. Il coûte :

15 CHF ou 12 Euros

A E N J Association des écrivains neuchâtelois et jurassiens

L'AENJ rassemble depuis 1950, date de sa création à l'Ile de Saint-Pierre, des poètes, des romanciers, des essayistes ou encore des chroniqueurs et des librettistes liés aux cantons de Neuchâtel et du Jura ainsi qu'à la partie francophone du canton de Berne. Ces auteurs sont presque tous publiés, en Suisse romande ou en France. Certains sont traduits dans d'autres langues. On trouve dans l'association des noms connus, d'autres moins, des auteurs d'œuvres appréciées bien au-delà du terreau régional ou en voie de reconnaissance, ou qui sont et resteront confidentielles.

Tous témoignent de la vivacité et de la diversité de la création littéraire dans cette partie de l'Arc jurassien. Réputées en tant que berceau du génie horloger et des micro savoirs contemporains issus de cette tradition, ces régions sont aussi celles du labour des espaces imaginaires.

L'AENJ a mobilisé douze président(e)s, successivement Dorette Berthoud (auteure notamment d'une biographie de Léopold Robert), Francis Bourquin (à deux reprises), Marc Eigeldinger, Roger-Louis Junod, Pierre Siegenthaler, Hughes Wülser, Pascal Antonietti, Françoise Choquard, Suzy Doleyres, Thomas Sandoz, Frédéric Schütz et Luc Wenger.



Par diverses activités qu'elle dynamise aux mieux de ses possibilités, notre association a pour but de stimuler échanges et amitié entre ses membres, de défendre leurs intérêts, d'attirer l'attention du public sur leurs productions littéraires et de faire aimer la littérature en général. Elle sollicite à cet effet des subventions

qui lui sont accordées par les Offices de la culture des cantons de Neuchâtel, Jura et Berne.

– Textes inédits –

Sommaire

- André Bandelier**, « Nuits arc-en-ciel », p. 3
François Berger, « Lucy », p. 4
Francis Bonca, « Alex », p. 5
Raymond Bruckert, « Le bal hors du temps », p. 7
Jean Buhler, « Les soldats », p. 9
Michel A. Chappuis, « Les funambules », p. 10
Sylviane Chatelain, « L'exil », p. 11
Alain Corbellari, « Professeur ou écrivain ? », p. 12
Benoîte Crevoisier, « Pages du matin », p. 13
Claude Darbellay, « La Bonbonnière », p. 14
Julien Dunilac, « Notes de voyage » et « L'estuaire du fleuve », pp. 15 et 17
Yolande Favre, « Notes de voyage », p. 17
Claudine Houriet, « Mon ami jénisch », p. 19
Claude Maier, « Pèlerinage à Posat », p. 21
Frédéric Mairy, « Le bonheur est une photo de Chagall », p. 22
Françoise Matthey, « Tu avais compris bien avant que je ne sache », p. 23
Denis Petitjean, « Tranche de nostalgie », p. 24
Gilbert Pingeon, « L'Année du lapin », p. 27
Ferenc Rákóczy, « La vie n'est qu'un songe ! Mais je t'en prie, ne me réveille pas », p. 29
Pascal Rebetez, « Le galeriste des confins », p. 31
Philippe Renaud, « Le bandeau », p. 31
Antoinette Rychner, « Notes berlinoises », p. 33
Lucienne Girardier Serex, « Portraits à l'encre volatile », p. 35
Pierre Siegenthaler, « Une rencontre à Sainte-Anne » et « Le voyage à Venise », p. 37
Anne-Marie Steullet-Lambert, « Le poète », p. 40
Françoise Surdez, « Pour un voyage à Muzot », p. 41
Alexandre Voisard, « Retaille », p. 42
Luc Wenger, « A mots couverts », p. 43

Les dessins des pages 1, 7, 12, 16, 20, 23, 26 et 38 (ainsi que les vignettes) sont de **Gilbert Pingeon**

Les dessins des pages 42 et 44 sont de **Claudine Houriet**



Ecrire dans l'Arc jurassien, un panorama des bibliographies et d'extraits d'œuvres d'une centaine d'écrivains, a été réédité et remis à jour en 2010 pour le 60^e anniversaire de l'association fêté sur les lieux mêmes de sa fondation, et distribué gratuitement.

André Bandelier

Nuits arc-en-ciel

Je n'en dors plus...

Une rumeur assourdie en même temps que les effluves entêtants de la chicha montent de la terrasse de *El Andalous*.

Nathan, habitué des horaires stricts et des levers matinaux, s'est couché vers minuit sans espoir de trouver le repos. Chez lui, la détente n'intervient généralement qu'à partir de la seconde semaine de relâche. Anxieux pour ses enfants à l'adolescence perturbée, il a développé une façon inhabituelle de s'endormir : les ronflements même légers qui agacent ses congénères l'apaisent et le plongent immédiatement dans le sommeil. Inutile d'insister sur le fait que le moindre bruit produit l'effet inverse.

Nathan a posé sa sacoche entrouverte sur la table de chevet afin d'accéder plus rapidement aux ouvrages délaissés qui ont remplacé les *Aspects de la théorie syntaxique* et *Les Dessous de la politique de l'oncle Sam* de Noam Chomsky : le Guide bleu et le Routard de l'année pour un programme culturel minimal ; en guise de récréation, tout de même studieuse, *Les Petits Chevaux de Tarquinia* et *La Pluie d'été* de Marguerite Duras. Il ne peut s'empêcher de se retourner sans cesse, sur le ventre, sur le dos, de côté, épaule gauche, épaule droite, sur le dos avec oreiller puis sans... sans succès. Il se soulève fréquemment sur un coude et tourne un visage décomposé vers l'entrée du studio.

– Viens te coucher, s'il te plaît !

Emma, l'épouse, assise à la table paillée qui lui sert de bureau, reste stoïque et écrit sans discontinuer. Un sourire énigmatique répond seul à l'injonction maintes fois réitérée. La chaleur persistante de septembre aidant, son unique vêtement, un long maillot de corps vert pomme, souligne ironiquement l'absence de réaction avec ce slogan qui barre toute la poitrine : « Bonne nuit ».

– As-tu pensé aux moustiques ?

– Je viens, je viens.

Emma imperturbable poursuit sa mystérieuse et inquiétante quête : « Il était une fois un pays imaginaire qui ne possédait ni lune ni nuit, mais trois soleils : un rouge, un jaune, un bleu... »

L'aventure, la descente aux enfers, a commencé bien avant ce septième jour de vacances au pays du dinar souriant et des esprits bâillonnés. La station balnéaire choisie est connue pour son train venant du cap Afrique qui débouche sur la place principale sans prévenir et pour ses mosaïques romaines aux motifs ithyphalliques. Nathan a failli renoncer. Le soir précédent le départ encore, il a voulu s'ouvrir de son trouble auprès d'Armande, la fille aînée. L'ayant trouvée en

compagnie d'une amie, il a feint l'enjouement et la désinvolture de ceux qui laissent derrière eux des proches au travail et s'est contenté de fournir une adresse temporaire.

Pour éviter les insomnies au retour des séances parfois houleuses de l'Institut, ce quinquagénaire trop prudent a déjà complètement éliminé le vin blanc en temps normal, puis progressivement le café et les fromages aux repas du soir ; à quand le renoncement aux tisanes ? Il est prêt cette fois à toutes les compromissions pour dormir enfin un peu. Une stricte éducation protestante lui interdit le recours à la prière du chapelet. Mais, agnostique déclaré, il s'étonne d'avoir réussi à s'endormir hier, une heure durant, grâce au *Notre Père* de sa lointaine enfance psalmodié, bientôt réduit à un mantra :

« Notre Père qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié ... Notre Père qui es aux cieux ... Notre Père qui es aux cieux ... décidément je ne me ferai jamais à l'abandon du "pain quotidien" ancestral, celui de la Bible d'Olivétan et de la Version synodale reçue à notre mariage ... que signifie ce "pain de ce jour" des paroisses désertées d'aujourd'hui ... pourquoi pas la brioche chère à Marie-Antoinette pendant qu'on y est ... Notre Père qui es aux cieux ... Notre Père qui es aux cieux ... Je me rappelle ces fous rires entre catéchumènes quand Jean-Pierre claironnait pour le plus grand déplaisir du pasteur ... "mais délivre-nous du *Malin* !" ... ce qu'on peut être tout à la fois bête et frais à l'adolescence ... Notre Père qui es aux cieux ... »

La recette ne fonctionnera pas ce soir. Nathan se dirige vers la fenêtre pour calmer son impatience. En contrebas, on continue d'aspirer le tabac parfumé des pipes à eau. Emma n'a pas quitté le stylo.

(Extrait d'un roman en préparation.)



André Bandelier a publié récemment *Des Suisses dans la République des Lettres* (Genève, Slatkine, 2007), *Tiananmen pour décor* (Fontenais, Malvoisins, 2009), *Lettres de Genève* (Paris, Champion, 2010), *Emer de Vattel à Jean Henri Samuel Formey. Correspondances autour du « Droit des gens »* (Paris, Champion, 2012). Ses essais sont réunis dans *Des Lumières à la Révolution : le Jura et les confins franco-helvétiques dans l'histoire* (Neuchâtel, Alphil, 2011).

François Berger

Lucy

La première fois elle portait une robe rouge parce que je la vis rouge.

Les couleurs sont ce qu'on voit.

C'était fin mars.

Elle avait des cheveux noirs et brillants comme un piano de concert, des yeux verts et à chacune de ses petites oreilles une perle qui fit souffrir une huître. Il n'est pas interdit de penser à autre chose et de se dire que sa couleur est celle d'un beau ciel d'hiver.

Elle n'était pas très grande, mais ses proportions parfaites.

Et elle se tenait droite sur ses jolies chaussures à talon.

Un petit bijou, comme disait Alban.

Il me semblait l'avoir déjà vue quelque part et je me demandai où. Elle ressemblait à de jeunes femmes rencontrées au cours de mes missions en Afrique de l'Est. Mais le timbre de sa voix me rappelait une femme que ma mémoire ne voulait pas me rendre. J'ai vu tant de monde au cours de ma carrière et nos souvenirs sont parfois bien confus. Il y a en chacun de nous quelque chose d'un autre. L'observant bien, assis en face d'elle, je sentais l'enfant qu'elle était encore peu d'années avant. Si, lors de la première rencontre, elle me parut plutôt timide, après une heure d'entretien elle parlait plus librement. Je me souviens qu'à un moment nous avons même ri mais je ne sais plus à propos de quoi. Son rire me fit penser à celui de ma sœur cadette, la même intonation. Sa ressemblance avec un amour de jeunesse augmenta ma sympathie.

La durée de son stage était de six mois. Elle pourrait assister à des conférences internationales et je lui laisserais du temps pour se documenter dans notre bibliothèque. Ensuite elle rentrerait à Paris pour y terminer son mémoire. Elle toucherait un petit salaire mais sa mère lui enverrait chaque mois l'argent nécessaire pour sa nourriture et sa chambre d'hôtel. Il n'avait pas été possible de louer un logement pour six mois seulement. Assez vite je me rendis compte que ses goûts étaient simples. Elle me parla de sa mère tout en restant très discrète quant à ses origines, disant : elle est née en Afrique, mais elle est Française ; elle a eu beaucoup de mérite pour arriver là où elle est : elle dirige un important office à l'UNESCO ; elle a la même voiture depuis dix ans ; elle achète ses vêtements aux Galeries Lafayette.

Était très grande son admiration et pas seulement à cause des mots utilisés. Elle avait cette façon de regarder dans l'espace de mon bureau, toute concentrée sur l'image de sa mère qu'elle devait avoir en tête.

Cela se passe souvent ainsi quand on parle en termes élogieux de celui que l'on admire, comme si l'hommage c'était s'effacer devant celui auquel on le rend et retrancher du réel tout ce qui n'est pas lui.

Quand je l'interrogeai sur son père, cela la contenta grandement et elle m'en parla aussi avec joie.

Père était beaucoup plus âgé que maman, père était diplomate ; il a longtemps été consul de France, il l'a connue quand elle terminait ses études à Paris ; il était le meilleur homme au monde, il nous a donné tout son amour ; il a été marié une première fois mais

n'a alors pas eu d'enfant ; il aurait voulu avoir un second enfant avec maman mais ils ont renoncé à cause de leur grande différence d'âge. C'est dommage, j'aurais bien voulu avoir une petite sœur ou un petit frère. Et si une femme se retrouve seule avec un enfant il y a toujours quelqu'un qui aime les enfants même si ce ne sont pas les siens, non ?

Elle me regardait, cherchant une approbation.

Oui et heureusement ! ... mais je vous ennue avec mes questions.

Vous avez le droit d'être renseigné, répondit-elle en fille bien élevée qui ne voulait certainement pas que son engagement fût compromis encore que j'aurais donné ma main à couper qu'elle n'en aurait pas fait une maladie si je ne l'avais pas engagée. N'avais-je pas ce sentiment, pour ne pas dire cette certitude, qu'elle était poussée par sa mère à faire ce stage ? Les raisons profondes m'échappaient mais la jeune femme paraissait heureuse à l'idée de travailler un temps avec nous. Elle avait du caractère, elle serait une bonne stagiaire et je lui demandai :

Etes-vous d'accord que je vous appelle Lucy ?

Oui... le choix de maman... en souvenir de Lucy découverte dans le Rift Valley... Je sais... la première femme du monde... qui a plus de trois millions d'années, notre mère à tous.

Je crois bien qu'à ma façon attendrie de la regarder elle dut ressentir une gêne et me demanda, doucement :

Ne sommes-nous pas attendus ?

Alban avait réservé une table pour midi. Il avait insisté pour que nous déjeunions tous les trois. Arrivés au restaurant, on me fit savoir qu'il avait eu un empêchement de dernière minute. Lequel ? Jamais je n'obtiendrai une réponse convaincante de sa part. Les autres nous regardaient et devaient se dire : elle est beaucoup plus jeune que lui, sa maîtresse, elle est sûrement avec lui à cause de sa situation ; ce doit être un homme qui a un poste important.

Elle me parla de ses études, de son désir d'aller ensuite travailler en Afrique mais me donna l'impression que c'était plus la découverte des pays, leur histoire, leur lointain passé, qui la motivaient que des enquêtes sur les traumatismes de l'enfant. Puis je la raccompagnai à la gare, lui disant que nous l'attendions avec plaisir dans deux semaines.

Quand je vis son train repartir elle me manqua étrangement comme si je la connaissais depuis longtemps.

Le lendemain, sa mère me téléphona pour me remercier.

Alma de Bonnacorse, je suis la mère de Lucy.

Il me semblait avoir déjà entendu cette voix. A l'Organisation j'étais souvent au téléphone et bien des voix se ressemblent. Il m'est arrivé de faire des confusions.

J'espère que vous aurez l'occasion de venir à Genève, lui dis-je.

Elle me répondit avec une légère hésitation :

Je suis très occupée en ce moment et je dois participer à plusieurs congrès au cours des semaines à venir ; je n'aurais pas été beaucoup avec Lucy ces prochains mois.

Nous en restâmes là. Pensant à Lucy, j'imaginai belle sa

le persil journal le persil

mère. Me parut cependant étrange qu'elle ne me parlât ni du père de sa fille, ni du chagrin que lui avait causé sa mort.

Quand Lucy arriva à Genève, je chargeai Alban d'aller l'accueillir à la gare. Je connaissais l'hôtel où elle séjournerait. Il est charmant, fort bien tenu et un tram direct assure la liaison jusqu'à son lieu de travail. Notre Organisation y a déjà logé des délégués lorsqu'il n'y a plus de chambre libre en ville.

Dès son premier jour de travail, je la reçus en présence d'Alban qui fut très prévenant avec elle, s'empressant de lui servir du thé, de lui demander si elle voulait une autre tasse. Elle répondit très clairement à chacune de mes questions. Je ne remarquai point, en observant bien la jeune femme, d'intérêt particulier pour mon collègue. Elle lui répondait avec amabilité, toujours de manière brève. Si elle se laissait aller à un sourire, c'était davantage en réponse à mes questions qu'aux siennes. Il ne semblait pas s'en offusquer. Tout au contraire il paraissait très satisfait de voir que le courant passait bien entre la jeune femme et moi.

Elle avait un petit bureau proche du sien et ainsi la rencontrait-il souvent.

Très vite je remarquai qu'il faisait montre de tant d'attention pour la jeune femme, lui proposant de l'appeler monsieur Alban, que je me demandai s'il n'était pas un peu amoureux d'elle. Il était

célibataire, elle aussi, et si leur différence d'âge était considérable, une union entre eux ne me paraissait pas absolument impossible. La mère d'Alban, comme celle de Lucy, n'avait-elle pas épousé un homme beaucoup plus âgé ?

Une grande différence d'âge assure à de telles femmes de vivre deux vieillesse : celle vécue avec leur vieux mari puis plus tard, beaucoup plus tard, celle vécue avec un homme de leur génération ou plus jeune. C'est alors une seconde vieillesse, comme on dit une seconde jeunesse, mais qui est faite de bien moins de contraintes que la première.

(Extrait d'un roman à paraître en 2013.)

François Berger est né à Neuchâtel où il est avocat. Membre de la Société européenne de culture, de plusieurs sociétés d'écrivains et animateur d'une émission littéraire sur une chaîne de télévision. Auteur de cinq livres de poésie, d'un récit et de cinq romans. Prix Louise Labé 1982, distinction de la Fondation Schiller Suisse 1985, prix Auguste-Bachelin 1988, prix du Roman poétique 2001 de la Société de poètes et d'écrivains d'expression française. Traduit en italien, roumain, macédonien, grec et arabe.



Francis Bonca

Alex

Un soir, nous avons parlé du destin. Une chaîne de télévision y consacrait un reportage. Ce dernier tendait à démontrer que pour chaque individu, l'avenir était tracé dès la naissance, de manière irrévocable. Une fois l'émission terminée, grand-mère m'a donné son point de vue.

« Je ne crois nullement que notre destin soit tracé d'avance. Nous forgeons notre destin nous-même. Croire que tout est joué d'avance peut conduire à la passivité, à la paresse de l'âme. Chaque décision que nous prenons nous mène quelque part, parfois pas très loin. Parfois, elle nous fait bifurquer fortement. Est-ce bien ? Est-ce mal ? Le temps nous le montre, si nécessaire. Nous pouvons toujours revenir en arrière ou partir

ailleurs. Quoi qu'il en soit, c'est nous qui décidons. D'autres peuvent le faire pour nous, mais nous avons toujours la liberté d'accepter ou de refuser. Ton grand-père disait souvent que nos pensées précèdent nos actes. Voilà ce qui est déterminant. Calvin dans son absolutisme, prétendait que certains hommes étaient *prédestinés* pour le paradis, d'autres pour l'enfer ! Cette idée m'a toujours fait froid dans le dos ! »

*

Laura, de retour à Genève après des vacances en Italie, me passe un coup de fil. Ce soir, nous sortons. Nous nous retrouvons à la gare et nous nous dirigeons vers le quartier des Grottes,

où nous mangeons un couscous dans un restaurant rustique. Et nous retournons finalement au bar de la Cordelière, dans lequel nous avons passé une fin de soirée au mois d'août. Le petit bar est bondé. On y reconnaît beaucoup d'habitues, que l'on est sûr de retrouver durant le week-end.

Vers minuit, Alex, le Valaisan, fait une entrée remarquée. Complet gris, cravate noire et petites lunettes à verres ronds sur le nez. Un coup d'œil à la cantonade et il nous repère. Un sourire ravi illumine son visage et le voici à notre table.

– Bonsoir les filles, comment allez-vous ? Cela fait long de temps que nous ne nous sommes vus... Bientôt deux mois, semble-t-il ?



Alex s'exprime avec un vocabulaire choisi, destournures de phrases recherchées. Il s'écoute parler. L'impression qu'il m'avait faite, lorsque nous l'avions rencontré la première fois, se confirme. Il parle avec fatuité et affectation. Attitude bien inutile, car ses propos ne manquent pas d'intérêt, s'il ne se met pas à boire trop. Quand c'est le cas, son discours tourne au monologue, peut devenir trivial et prendre l'allure d'un délire étourdissant.

– Figurez-vous, mesdemoiselles, qu'il m'arrive de me détester à tel point – même si toute mon attitude tend à montrer le contraire – que je me punis en restant cloîtré dans ma chambre. Si la vie peut sembler belle à certains, elle ne l'est pas pour moi. Pourquoi ? Parce que je suis né avec une sorte de malédiction. J'ai l'impression de voir le monde à l'envers, de me dire que je ne mérite rien de ce qui pourrait m'arriver de bon. Je répugne à accepter ce que je pourrais atteindre facilement. Je suis seul, archi seul ! Assurément, la solitude n'est pas une destinée mais bien une fatalité, et la fatalité de l'homme *est* sa prise de conscience. Basta !

Alex, qui parlait assis jusqu'ici, se met debout en s'adressant à tous.

– Jennylyn est à la recherche de son père, elle veut à tout prix le retrouver. Je lui souhaite d'y parvenir et d'être très heureuse. Mon père à moi me bottait le cul et me giflait quand j'étais enfant. Un jour, il m'a surpris devant la glace en train d'essayer les sous-vêtements de ma mère. « Pas de pédé dans la famille ! » hurlait-il. Croyant bien faire, il m'expédia dans un internat pour garçons où mon homosexualité se confirma. Que voilà donc une fatalité, n'est-il pas ? Les années ayant passé, rien ne s'est amélioré, au contraire ! Si je suis à ce point mal dans ma peau, ce n'est pas parce que je suis homo, non ! Quoi que je fasse, quoi que je pense, je ne puis m'empêcher de trouver le monde moche et d'y voir de la perversité... Si au moins j'étais un être *simple*. Pas de questions à se poser. Pas de réflexions stériles et sans fin qui vous encombrant la cervelle, mais une *vie organique*, un état d'esprit qui ne fonctionne *qu'avec* les sens. Ah ! comme j'envie les vaches qui ruminent dans le pré. Quoi de plus doux, de plus paisible que l'émoi d'un troupeau gavé. Là, pas le moindre conflit, pas

l'ombre d'un quelconque doute. Rien ! La béatitude bovine, le niveau zéro ! Au lieu de cela, il a fallu que je me remplisse le crâne de littérature, de philosophie et de latin. Pure foutaise ! Pourquoi ne suis-je pas devenu berger ? Il n'est jamais trop tard pour bien faire mais je n'ai plus envie de rien... Fatalité encore et toujours... Il faut que je m'assoie, histoire de souffler un coup... Voyons, où en étais-je ?... Oui, la fatalité. Héraclite disait : « Vivre, c'est combattre pour la vie. » Il pensait certainement qu'être vivant implique une soumission consciente, une foi suprême pour tenir le coup. Des clous ! Je vis et pourtant j'ai l'impression de traîner mon existence comme un boulet ! Ma fatalité est d'être né. Voilà ! Sur la montagne, le pâtre qui souffle dans son cor un air aux lueurs du couchant est certainement le plus heureux des hommes. Il ne combat pas pour la vie, il vit simplement, porté par la vie elle-même, alors que moi, je suis venu au monde condamné à vivre... Il y a le suicide, bien sûr, mais pour cela, en plus du désespoir, il faut une certaine dose d'énergie, et je ne l'ai même plus. Je suis vide, vide comme une coquille vide. J'espère, quelquefois, sans vraiment le rechercher, qu'en traversant la route, je me ferai écrabouiller par un camion. Pourtant, je sais que cela n'arrivera pas. Toujours la fatalité... Mon père aura quatre-vingt-dix ans bientôt ; si c'est héréditaire, j'en ai encore pour un moment ! Dire qu'il y a des gens qui agonisent sur un lit d'hôpital et qui s'accrochent. Ils voudraient vivre encore un peu. Ils refusent la délivrance suprême. C'est à peine croyable... Qu'ai-je donc fait au Ciel pour être celui que je suis ? Fatalité, fatalité...

A l'heure de la fermeture du bar, comme lors de notre précédente rencontre, il a appelé un taxi avec son portable. Titubant, il tenait à peine debout lorsque nous l'avons, Laura et moi, soutenu jusqu'à la voiture.

Tapi au fond du siège, le visage brouillé de larmes, il nous adressa quelques paroles confuses dans lesquelles je crus comprendre qu'il nous demandait de prier pour son « âme damnée ».

Le lendemain, encore sous le coup des propos tenus par Alex, j'ai marché le long du Rhône et suis redevenue sereine. L'après-midi, sur le petit écran, la chaîne

Arte rendait un vibrant hommage au grand violoniste Isaac Stern, décédé le 23 septembre. Cette émission tombait à point nommé. Ce prodigieux artiste, dont nous possédons plusieurs enregistrements au Belvédère, m'émeut à chaque audition et plus particulièrement dans le deuxième mouvement du concerto en ré majeur de Brahms, interprétation inégalée à ce jour, me semble-t-il. Je songe alors à la destinée des hommes, aux différences immenses qui les séparent. Isaac Stern, par son archet enchanteur, a donné du bonheur à une multitude d'hommes et de femmes de par le monde. Il était lui-même heureux, il l'a affirmé tout au long de son existence. Dispenser à un tel degré de la joie aux humains doit être une félicité sans pareille...

Et voilà Alex, jeune encore – quarante ans à peine – à qui le destin a infligé du malheur et de la détresse au point de se renier lui-même et de vivre son existence comme un enfer !

Dure est la comparaison entre ces deux êtres. Difficile, voire impossible de connaître les raisons d'une si incommensurable différence... Fatalité ? Prédestination ? Calvin aurait-il raison ? Je me refuse à toute réponse !

(Extrait du roman inédit « Je m'appelle Jennylyn ».)



Francis Bonca (alias Pierre von Gunten) est né dans le Jura bernois. Il mène la double carrière de musicien, chef de chœur et d'orchestre, et d'artiste peintre. En tant qu'auteur, il a publié « Les Miroirs du Temps », récits (in *Intervalles*, n° 56, 2000), *Peindre l'éternité*, roman (Sierre, Editions Monographic, 2003) et « Regards en arrière », petite chronique d'une enfance perdue (in *Intervalles*, n° 79, 2007). Depuis huit ans, il préside et organise les Soirées littéraires biennoises qui s'efforcent de présenter et de défendre les écrivains et poètes de la Suisse romande.

Raymond Bruckert

Le bal hors du temps

C'était peu après Stalingrad. Les envahisseurs étaient de plus en plus sur la défensive. Aussi, dès le lendemain de la mort des deux chevaux, la justice militaire, flanquée de plusieurs officiers SS, investit le village pour faire son enquête. Le maire fut convoqué dans la salle des fêtes du troquet, où devaient se dérouler les interrogatoires. Tous les membres du conseil municipal y passèrent, puis les paysans, l'un après l'autre. On parla de sabotage. L'officier SS le plus élevé en grade exigea qu'on dénonce les coupables, à défaut de quoi il désignerait vingt otages qu'il ferait fusiller sur l'heure.

Tout le monde rentra chez soi pour s'y terrer, la peur au ventre. Interdiction formelle avait été faite de quitter la localité. La moindre absence conduirait à l'arrestation de toute la famille. Pendant ce temps, l'enquête militaire, diligentée dorénavant par les SS, suivait son cours. Le lendemain soir très tard, la sentinelle de faction devant la grande écurie qu'on avait réquisitionnée à l'Etienne vers l'église pour loger les chevaux du train aperçut distinctement une ombre qui semblait se glisser dans le bâtiment, entrant par la lourde porte de la cave, réapparaissant sous le devant-huis. Après les sommations d'usage, elle fit feu, persuadée d'avoir touché l'individu. Or, stupeur, l'homme que l'on croyait avoir abattu se tenait immobile dans l'embrasure de la large porte cochère. La sentinelle tira une deuxième, puis une troisième fois, ameutant toute la garnison. L'étrange personnage était toujours là, parfaitement immobile, le visage comme dissimulé derrière un écran vaporeux qui le rendait méconnaissable.

Bientôt, plus d'une centaine d'hommes de la compagnie encerclaient le bâtiment. L'intrus s'était fondu dans la pénombre de la grange. Ordre avait été donné de s'en emparer vivant. Les phares d'un gros véhicule tout terrain furent braqués sur le large porche puis, la manœuvre se révélant inopérante, on gara l'engin carrément à l'intérieur, à proximité des mangeoires, tous phares allumés et l'on distribua des lampes de poche. La fouille systématique débuta, dans l'éclat dansant des torches électriques. Les chevaux, affolés, piaffaient, hennissaient, se bouscuaient. Soudain, une exclamation, l'apparition se tenait debout en haut de l'escalier du fond ! Ordre fut hurlé de ne pas tirer. Un officier, pistolet au poing, s'approcha de la première marche et cria, dans son français à la rude prononciation tudesque : « Allez, rends-toi, descends l'escalier les mains derrière la nuque ! »

L'homme, toujours immobile, les traits du visage indéfinissables, l'habit gris souris et les hauts-de-chausses d'un autre âge, s'avança de quelques pas jusqu'à poser le pied sur la dernière marche supérieure. L'officier SS avait perdu son flegme et reprit ses hurlements : « Allez, descends. Après la troisième sommation, je t'abats comme un chien ! » Un silence pesant régnait dans la troupe. Jusqu'aux chevaux qui semblaient retenir leur souffle, abstraction faite du cliquetis de quelques harnachements qui n'avaient pas été enlevés. La troisième sommation retentit au milieu de sourds

piaffements, devant une troupe tétanisée qui semblait assister à une scène surréaliste, si ce n'était la monstrueuse banalité de la guerre. Posément, l'officier fou furieux leva son arme, visa longuement et fit feu. Une fois, deux fois, trois fois. L'homme était toujours debout sur le bord de l'escalier ! Il avait tiré son mouchoir de sa poche et se ventilait calmement le visage pour en chasser la fumée tenace qui envahissait tout l'espace !

L'officier, décontenancé, lança un dérisoire : « *Attacke ! A l'assaut !* », contraire aux règles les plus élémentaires. Non seulement, cela n'allait pas résoudre la situation et restaurer son prestige, mais au contraire induire une formidable et dangereuse pagaille de fusils chargés dans un déferlement sans contrôle.

Les coups de feu retentirent. Un premier soldat, touché à la tête, s'effondra. Le désordre était à son comble. La fumée maintenant masquait toute la partie supérieure de l'escalier où tous les tirs s'étaient concentrés. Il fallut de longues secondes pour que l'ordre de cesser

le feu soit entendu de la centaine d'hommes qui s'étaient maintenant amassés dans la basse grange. Lorsque le calme revint, on constata que l'homme avait disparu. Le bâtiment, entouré d'un cordon de sécurité, fut fouillé de fond en comble toute la nuit. Vers le matin, une fumée suspecte attira l'attention du piquet de surveillance. Le feu s'était déclaré dans la réserve de foin. Il avait couvé longtemps, après avoir été certainement bouté par une des nombreuses balles traçantes tirées dans la soirée. Soudain, en moins d'une minute, tout le solier s'embrasa.

L'officier hurla : « Allez réveiller les pompiers du village ! » Et pendant ce temps, toute la troupe tenta d'évacuer plusieurs dizaines de chevaux paniqués dont certains refusaient de sortir, en dépit



des coups de fouet, de poings et de bottes. Le désordre était à son comble. De nombreuses bêtes périrent dans les flammes. D'autres, folles de terreur, tournaient en rond dans la grange, écrasant tout sur leur passage. Des soldats, incommodés par la fumée, se perdirent dans l'obscurité et passèrent de vie à trépas sans qu'il fût possible de leur porter secours. L'arrivée des pompiers n'y changea rien. Le foin était bien sec, de bonne qualité, gorgé de toute la dynamique d'un été brûlant. Il ne se consumait pas, il explosait par vagues successives, accompagné des flammes violemment orangées du réservoir du gros terrain qu'on n'avait pas eu le temps de mettre à l'abri.

– Zéphyrin, ce que tu me racontes est inimaginable !

– Un tiers de la garnison périt dans l'incendie d'avoir voulu sauver les chevaux, ou simplement de ne pas avoir osé s'enfuir quand il était encore temps. Quitter son poste devant l'ennemi, abandonner le combat pouvaient conduire devant un conseil de guerre suivi d'une exécution assurée d'avance. J'ai encore dans les narines l'odeur suffocante de corne et de peau brûlée. J'entends comme si c'était hier les hurlements des hommes, les hennissements des bêtes. Naturellement, nos braves pompiers durent se borner à protéger les maisons avoisinantes. Les vociférations de l'officier SS n'y changèrent rien. Ses gesticulations, pistolet chargé, n'eurent aucun effet, en dépit de l'accusation de sabotage, proférée à l'égard de la vingtaine de pompiers amateurs qui, eux aussi, risquaient le poteau ou la potence.

Et tout ce drame à cause de l'apparition d'un singulier et indéfinissable personnage, Albert Bouduban d'après la rumeur publique, l'intendant qui, par-delà les siècles, se croyait toujours au service des Belval. Ce n'était pas sa première facétie de fantôme. Mais celle-ci risquait de coûter très cher au village, d'autant plus que l'occupant ignorait encore tout de cette abracadabrante histoire de revenants, persuadé que les autochtones étaient de mèche avec le mystérieux bonhomme qui le défiait. Au lever du jour, l'incen-

die était circonscrit. Les pertes humaines et les dommages étaient énormes. L'armée d'occupation se déploya une nouvelle fois, investit massivement les lieux, à la recherche du ou des coupables, plus particulièrement du « spectre » qui bravait victorieusement les balles. Avant midi, une sentinelle affirma avoir aperçu le personnage déambuler au milieu de la ruine encore fumante, comme se jouant des obstacles, des gravats, des poutres noircies. L'ordre ayant été donné de tirer dorénavant à vue sur l'individu, la sentinelle, en toute fébrilité, vida son chargeur à plusieurs reprises dans la direction de l'apparition portant vêtue d'un autre âge, tuant net le vieux domestique du maire, couvert de sa salopette grise.

Au fil des heures, la foule de curieux avait grossi, en dépit de l'interdiction formelle de se réunir à plus de trois. En fin d'après-midi, l'ordre de dispersion immédiate fut donné. Les villageois, même les plus réfractaires à l'histoire des Belval, même les sceptiques que tout le monde connaissait et qui avaient abondamment ricané en d'autres temps finirent par se piquer au jeu, prenant secrètement parti pour l'intendant du château, à l'existence duquel ils n'auraient pas accordé le moindre crédit ne fût-ce que la veille.

– Au fond, les Belval allaient finir par symboliser la résistance à l'occupant. Cette conversion des incrédules est exemplaire, Zéphyrin. Et toi, dans quel camp t'es-tu retrouvé ?

(Extrait de Le Bal hors du temps, roman inédit.)

Raymond Bruckert. Originaire de Renan (BE), né à Bienne en 1935. En charge des affaires culturelles de la ville de Bienne entre 1971 et 1974. Membre de la Société jurassienne d'émulation (SJE) et de Pro Jura. Il a reçu le prix littérature du Canton de Berne (2001) et le prix Créativité au Troisième Age Zurich (2004). A plusieurs reprises, il a publié dans les *Actes de la Société jurassienne d'Emulation* (1979, 2000, 2004, 2005), dans les revues *Intervalles* (1983), *Jura pluriel*, etc.

le persil pousse dans l'arc jurassien en toute liberté

Jean Buhler

Les soldats

Il n'y avait plus de châteaux. Les chaumières nous opposaient des portes verrouillées. Le soir, collant notre front aux carreaux des étables, nous discernions des fillettes assises dans la paille, qui tricotaient.

Il pleuvait. Rien d'étonnant : nous étions soldats.

La route était si longue qu'elle finit par s'amincir. Nous ne savions plus où poser le pied. La compagnie ne fut qu'un seul corps, sous large ceinturon, deux bottes à labourer la boue et trois cents yeux qui n'y voyaient plus goutte.

La route n'en finissait pas. Rien d'étonnant : les oiseaux avaient fui.

Georges tomba dans un ravin. Le capitaine dit à Pierre de le ramener. Pierre descendit et ne remonta pas. Le capitaine ordonna au caporal Dubuis d'y aller avec son groupe. Ces hommes, on ne les revit jamais. La section entière disparut ce jour-là.

Je fus seul épargné. Rien d'étonnant : je tenais par la bride le cheval du capitaine.

Le sol se souleva. Charles et René furent précipités contre moi. Un à gauche, l'autre à droite. Des arbres tombaient du ciel rouge. Mon fusil sentait la poudre. Les deux têtes m'entrèrent dans les côtes.

Je reçus la croix. Le colonel affirma que j'étais un héros. Rien d'étonnant : j'ai deux têtes à la place du cœur.

Elles nous prenaient par la main, nous menaient au bois et se donnaient avant qu'on puisse les caresser. Leur corps était d'une peau lisse et sans parfum. Elles disaient que nous trouverions plus loin des filles semblables, exactement pareilles.

Puis, elles nous demandaient l'heure de notre départ. Rien d'étonnant : nous occupions leur pays.

Notre mémoire blanchit. Nous ne recevions plus de lettres. Au bord de la route, les cadavres nous dévisageaient d'un air narquois. Quelques-uns souriaient. Le ciel descendit et se figea.

Les blessés ne saignaient pas. Rien d'étonnant : l'hôpital fut évacué en hiver.

Les anciens regardaient les recrues vieillir à la halte. Assis là ou couchés plus loin, nous attendions d'autres constellations, que la lune verdisse, le moment où la comète parapherait le signe.

Les plus patients se faisaient tuer ainsi. Rien d'étonnant : l'ennemi était sur la rive d'en face.

Le capitaine nous fit mettre nos uniformes en tas. Des armes, on fit un autre tas. Il nous fit danser nus, envoya les pouilleux à l'infirmerie, déclara que nous avions gagné la guerre et nous renvoya chez nous après des distributions de vêtements d'avant-guerre. Usés, mais propres.

Et mille francs avec. Rien d'étonnant : le vin est cher.

Nous sommes allés au cinéma nous voir combattre et défiler. A la sortie, des messieurs nous ont dit que la situation était grave, la patrie en danger. Pour les faire taire, nous en avons étranglé deux ou trois sans les faire souffrir longtemps, mais d'autres venaient sans arrêt nous répéter la même chose.

Nous ne pouvions pas les tuer tous. Rien d'étonnant : c'étaient des politiciens.

Jean Buhler est né à La Chaux-de-Fonds. A voyagé dans les cinq continents et beaucoup écrit. Ses copains de la Résistance ont tenu à le présenter au général de Gaulle, à Baume-les-Dames. Il a aussi vu Hitler aux Jeux Olympiques de Berlin, mais ne lui a pas serré la main. Il vit à Neuchâtel et n'a jamais rencontré Didier Burkhalter. Il fut l'ami de Blaise Cendrars, de Joseph Kessel et de Henri de Monfreid.

Michel A. Chappuis

Les funambules

Tout de suite, d'entrée de jeu, je me suis trouvé là, à la hauteur exacte de votre regard. Le plus fort, c'est la manière dont c'est arrivé, sans que j'aie eu le moindre effort à faire (j'aurais probablement renoncé, comme d'habitude, si j'avais dû m'y hisser par mes propres moyens). Si c'était bien ma place, ou ce que j'avais au monde fait pour la mériter, voilà des questions à ne pas se poser ; une seule chose comptait : faire en sorte d'y rester. Nos noms. Comme je me connais, j'ai certainement dû lâcher le mien assez brusquement et assez sottement (et, pour le coup, véritablement *à côté*, puisqu'il était sur le programme), dans une sorte de vilain réflexe, comme on se débarrasse d'une chose pesante, importune, ou dont on aurait honte. Heureusement il est passé comme ça, sans faire de vagues, il est passé devant vos yeux et sur le coin de votre bouche avant d'aller se perdre dans le bruit des conversations et des verres qu'on entrechoque.

Et puis le vôtre. Deux syllabes, peut-être trois. J'ai l'impression que c'était juste un prénom mais je ne l'ai pas compris, ou plutôt je ne l'ai pas décodé. Peu importe, les autres peuvent bien vous connaître comme Camille ou Georgette, pour moi vous êtes beaucoup plus : vous êtes cet éclair dans le regard, ce mouvement de lèvres et ce souffle de voix léger comme une caresse, déjà, ou comme un secret (quelque chose en tout cas qui n'appartiendrait qu'à nous, fragile, en train de se tisser dans le creux de l'instant).

Il n'est pas question de nous asseoir (cela aurait quelque chose de trop convenu, de trop définitif). Le thé, infect, et dont aucun de nous ne peut prétendre avoir envie, n'est qu'un prétexte. Pour nous, il est un peu ce qui reste de temps dans le vase supérieur d'un sablier (que nous le voulions ou non, qu'il y ait eu, ou non, accord tacite entre nous à ce sujet). Ce que durera une danse ? Notre conversation est comme une danse, elle doit rester aussi légère que possible (faire attention entre autres à mes pieds). Mais ce ne sont pas nos mots qui dansent, et encore moins nos idées (ce que je pourrais avoir à dire à propos de moi, de mon livre, je l'ai déjà dit, mieux vaut le taire). Il y a bien ce mot (à consonance espagnole ?) qui est revenu plusieurs fois comme un oiseau, ou comme un papillon. Je n'arrive pas à le saisir, il m'échappe comme le reste. Votre voix est un courant qui file sans rencontrer d'obstacle, un fluide qui monte à la verticale, selon de nouvelles lois de la physique que je suis tout prêt à admettre. Ou comme une fumée ? Non, la fumée c'est gris, c'est âcre, ça refroidit vite, d'ailleurs j'ai arrêté, et vous ? J'ai parlé de danse tout à l'heure (ou peut-être que c'était vous). Ce n'est pas celle de nos mots. Cette danse est celle de nos voix, presque de nos corps.

Il doit certainement y avoir autre chose à faire que d'attendre simplement la rupture (nécessaire ? inéluctable compte tenu de cette tension croissante qui habite nos regards ? Avez-vous remarqué, ils ne se sont pratiquement pas quittés depuis le moment, tout à l'heure, où ils se sont trouvés). Faire quelque chose oui, mais quoi ? Je pourrais, dans un espace enfin balayé de tout ce qui nous entoure, ouvrir ma valise dont les tiroirs sont pleins de qualificatifs, d'adverbes, de métaphores. Des mots, je sais bien, et qui pour la

plupart ont déjà servi. Je suis désolé, c'est tout ce que j'ai.

Avec un peu de chance, grâce à eux, je vous devinerai. Non, je voulais dire : je vous inventerai. Attention, je ne parle pas d'inventer n'importe quelle histoire à la gomme, ou suite de tableaux dans lesquels je vous ferais entrer (pas de rôle écrit pour vous qu'il vous suffirait d'endosser), ce serait trop simple. Il n'est pas question, non plus, de peindre d'après modèle (j'ai dit, je crois, mon incapacité à le faire s'agissant seulement de votre voix, imaginez pour le reste). Non, ce que je veux, c'est créer le modèle lui-même, véritablement, de toutes pièces. J'inventerai tout de vous : l'endroit où vous habitez, vos occupations de la journée, celles de vos nuits, ce que vous aimez, n'aimez pas manger, ce que vous porterez en telle ou telle occasion, les couleurs qui vous vont mieux que d'autres ; j'inventerai le moindre de vos gestes (ces gestes que vous faites sans y penser, mais aussi ces pensées qui vous viennent sans que vous sachiez pourquoi, c'est moi qui en aurai décidé). Bref, je vous ferai telle que vous êtes, et vous serez telle que personne, encore, ne vous aura faite.

Et quand nous en serons arrivés à ce point de ne plus nous préoccuper de ce qui est vrai ou non, ni de cet abîme que l'on sent tout proche et dans lequel nous pouvons à tout moment être aspirés, nous abolirons la distance qui existe entre nous en courant l'un vers l'autre sur le fil tendu de nos regards croisés. Interpénétrés. Dans leur profondeur, nous trouverons une nuit commune où nous nous perdrons exprès, pour pouvoir en explorer à tâtons les délicieux labyrinthes. C'est alors seulement que, projetés dans nos soifs (moi dans la tienne et toi dans la mienne) nous en éprouverons la véritable intensité. Nous nous découvrirons la force d'escalader des échelles gigantesques et d'enjamber d'un seul coup des pays entiers. Au fond de ta gorge, à un certain moment, enfin, je découvrirai ton prénom. Je le déchirerai aussitôt de mes dents et ses lambeaux, les lambeaux de ton prénom, résonneront comme des plaintes, des supplications, des appels qui se planteront dans ma peau comme un millier d'éclats de verre, décuplant ma fureur. Plus un pouce de toi ne sera à l'abri de ma folie. La terre tremblera, soulevée par les coups de reins d'une bête monstrueuse, et les corps se recroquevilleront dans d'effrayantes contorsions, consumés qu'ils seront par un feu qui les aura pris de l'intérieur.

Si, après ce chaos, nous nous trouvons une allure et une direction communes, alors nous chevaucherons ensemble en nous tenant à la crinière nuageuse du monde, nous bousculerons échelles et tréteaux pour disparaître, sans même un dernier regard de ce côté-ci, au-delà des voûtes tendues de toile bleue des ciels d'hier et d'aujourd'hui.



Michel A. Chappuis, né en 1968, vit à Neuchâtel. Paru : *Caprices romains*, roman (Vevey, L'Aire, 2009).

Sylviane Chatelain

L'exil

Ce texte a été inspiré par la Sonate pour cor anglais de Paul Hindemith créée en 1941, année où Olivier Messiaen, prisonnier de guerre au camp de Görlitz, compose le Quatuor pour la fin des temps.

En 1942, Stefan Zweig et sa femme, réfugiés au Brésil et profondément affectés par la guerre, décident de se donner la mort.

En 1940 est décédé Paul Klee. « L'art, a-t-il dit, ne reproduit pas le visible, il rend visible. »

Dès 1933, Paul Hindemith rencontre à Berlin des difficultés croissantes. Son épouse est juive et il s'obstine à jouer de la musique de chambre avec des musiciens juifs.

En 1940 c'est l'exil, d'abord aux Etats-Unis et, dès 1953, en Suisse.

* *
*

Je venais de fermer ma porte et, sa poignée encore un instant dans ma main, j'ai cru la voir pour la première fois, les veines du bois, les éraflures, la poussière sur les moulures. Chaque jour je l'avais fermée, ouverte sans y prêter aucune attention. J'entrais, je me débarrassais de mon manteau, je déposais mon sac sur la petite table, mes clés à côté. J'étais libre, à l'abri. J'étais chez moi.

J'ai lâché la poignée, soulevé ma valise. J'ai descendu lentement l'escalier. Le tapis sur les marches, la rampe, les dessins des murs, tout était plus net, plus aigu et tranchant, dépouillé cruellement du voile rassurant de l'habitude.

Dans la rue, j'ai marché sans tourner la tête. Les gens que je croisais, d'autres à leur fenêtre, je savais qu'ils m'observaient discrètement, que des regards s'attardaient sur ma valise. Mais je savais aussi que, si je levais les yeux, les leurs se déroberaient aussitôt, se fixeraient, derrière moi, dans un lointain où je n'existais pas.

Quand j'entrais dans un magasin, ils se taisaient. Quand je passais à côté de quelques-uns d'entre eux occupés à discuter, leurs visages et leurs épaules se rapprochaient, leur cercle se resserrait.

J'étais transparente, déjà absente. Ils m'avaient retranchée, annulée et j'avais tort de m'obstiner, de les tourmenter en rôdant parmi eux comme un fantôme.

Ils avaient peur. Des ombres rôdaient autour de moi, menaçantes, et mieux valait garder ses distances, les laisser faire ce qu'elles avaient à faire sans se mêler de rien, mieux valait ne rien voir, ne rien entendre. Ou hésitaient-ils à me dénoncer avant qu'il ne soit trop tard ?

Leur pays était le mien, ma langue la leur, je n'en possédais pas d'autre, et pourtant, même si j'avais toujours vécu ici, avec eux, je n'étais plus rien qu'un passager indésirable, un rat, sur le navire, qui grignotait leurs rêves, troublait leur sommeil, qu'il fallait jeter par-dessus bord pour respirer mieux et dormir en paix. Et s'il leur arrivait d'avoir quelque remord, ils m'en voulaient sans doute encore plus d'en être la cause.

Parce qu'après tout ils n'avaient pas le choix, le temps des choix était révolu et j'aurais dû le comprendre. Il ne leur restait plus que la peur, l'obligation de ne pas se faire remarquer, de dire ce

que tous disaient, ni plus ni moins. C'était maintenant le temps des slogans, des mots détournés de leur sens, de la langue viciée et des idées pauvres, et choisir de se taire, on ne le pouvait pas non plus, parce que le silence aussi était suspect. Il fallait parler, chanter tous en chœur et j'étais une fausse note, une dissonance, tout en moi les dérangeait, la couleur de mes yeux, je suppose, et le son de ma voix, ma démarche et mes sourires aussi, de tout cela, à tout prix, ils voulaient se défaire.

Je suis partie. Ils ont dû ressentir un profond soulagement en me regardant quitter leur rue, ma valise à la main. Et ils ont dû prier pour qu'il n'y ait pas de retour. D'autres avaient déjà renoncé, d'autres fuiraient encore, c'était à chaque fois un souci de moins, un danger écarté qui menaçait la fragile tranquillité de leur conscience et de leur existence. Et je pense que ce jour-là ils m'ont aimée un peu, plus que jamais sans doute auparavant.

Je suis partie. Je m'étais séparée peu à peu de tout ce que je possédais, les livres, les photographies, les vêtements, donnés, vendus, jetés. Chez moi, il n'y avait plus que des meubles vides, des objets sans importance, quelques souvenirs, trop encombrants, livrés à eux-mêmes.

Et maintenant que le train, en quelques secousses et puis d'un mouvement lisse, indifférent, m'emportait en déchirant derrière moi le tissu de ma vie, j'ai eu l'impression, en regardant défiler les maisons, les bois et les champs, que ma mémoire se vidait elle aussi, qu'elle déversait, éparpillait tout au long de la route les traces du passé, ses images désormais superflues et bientôt dispersées par le vent.

En fin d'après-midi, j'ai atteint le village de montagne où m'avait donné rendez-vous le guide qui m'aiderait à passer la frontière. Dans la chambre qu'on m'a indiquée, j'ai déposé ma valise, mais je ne l'ai pas ouverte. Je suis sortie, j'ai emprunté le premier sentier qui gravissait la pente, qui me permettrait de prendre rapidement de la hauteur.

Quand je me suis retournée, j'ai vu que le village était déjà blotti dans la nuit, inquiet et solitaire, heureux de se couler dans l'obscurité, de se confondre avec elle.

Quant à moi, les yeux fermés, j'ai attendu que se retirent de mon visage les derniers rayons du soleil, qu'ils s'en détachent comme une main amie au moment des adieux.

Sylviane Chatelain est née à Saint-Imier (BE). Elle a publié aux Editions de l'Aire : *Les Routes blanches*, nouvelles (1986) et chez Bernard Campiche Editeur : *La Part d'ombre*, roman (1988 ; rééd. « Campoche », 1995), *De l'autre côté*, nouvelles (1990 ; prix Schiller 1991), *Le Manuscrit*, roman (1993), *L'Etrangère*, nouvelles (1999), *Le Livre d'Aimée*, roman (2002), *Une main sur votre épaule* (2005) et *Dans un instant*, nouvelles (2010).

Alain Corbellari

Professeur ou écrivain ?

Pour la fête de Noël 2006 (ou 2007 ?) de la section de français de l'Université de Lausanne, le maître-assistant Jérôme David, aujourd'hui professeur à l'Université de Genève (comme le temps passe !), avait eu l'idée un peu perverse de réunir pour une table ronde les « profs écrivains de la section » : il y avait là Etienne Barilier, Daniel Maggetti, Jérôme Meizoz, un assistant qui avait reçu une bourse prestigieuse pour écrire un premier livre, et votre serviteur, qui avait publié en 2006 chez l'Age d'homme son premier et pour l'instant unique roman, *La Mer illusoire*.

Le meneur de jeu avait prévu dix questions : chacun tour à tour en tirait deux au sort et y donnait une première réponse avant que le débat ne s'anime (ou pas) entre les participants. J'eus l'avantage de tirer la première question et je dois avouer qu'elle ne pouvait mieux me convenir. Elle consistait, si je m'en souviens bien, en une citation à laquelle il était demandé de réagir, de Bourdieu (ou de Barthes ?) sur la difficulté de distinguer le critique de l'écrivain. Ayant consacré ma thèse au médiéviste Joseph Bédier qui a précisément écrit, avec sa fameuse adaptation du *Roman de Tristan et Iseut*, une œuvre purement littéraire qui le mettait en porte-à-faux avec son travail scientifique (il reste également célèbre pour ses travaux sur les fabliaux et les chansons de geste), j'avais sur la question une réponse toute prête, à savoir que la pulsion scripturale ne me semblait pas fondamentalement différente qu'il s'agisse de critique ou d'écriture d'imagination. La science littéraire ne se nourrit-elle pas des fantasmes des exégètes ? Je ne puis certes garantir que tous mes collègues soient d'accord avec une telle opinion, tant le vieux positivisme, souvent augmenté de la culpabilité protestante (les français parleront de jansénisme) répugne à de tels amalgames. De fait, où serait le mérite de la critique si elle ne s'astreignait à une certaine

forme d'objectivité ? Je ne voulais cependant pas dire que les postures étaient identiques, mais plutôt qu'elles se complétaient, comme l'intuition – toujours – aide le travail ; et que le souci de bien écrire devait, idéalement du moins, les guider toutes deux. Pratiquant l'écriture littéraire, je me suis senti en bonne compagnie : Umberto Eco, Paul Zumthor, Roland Barthes, Michel Zink ne m'auraient certes pas contredit, pour ne pas parler de mes compagnons de table ronde, qui, cependant, étaient restés plus circonspects que moi sur ce sujet peut-être un peu miné face à une assem-

fâcheuse de ce qui fut en son temps considéré comme un véritable genre littéraire.

Le défi, quand on est professeur et écrivain, me semble donc, plutôt que de nourrir son œuvre littéraire de son savoir universitaire, d'essayer au contraire de l'en alléger au maximum. Le grand médiéviste Paul Zumthor, auteur, outre de recueils de poèmes et de nouvelles, de non moins de six romans, me semble l'avoir particulièrement bien compris en mettant constamment en scène des personnages proches de la nature ou cherchant à toute force à retrouver un contact plus direct et plus élémentaire avec le monde. C'est peut-être aussi pour ne pas être tenté par le bric-à-brac de l'érudition que j'ai fait de ma *Mer illusoire* un roman d'anticipation...

Et la seconde question que j'ai tirée dans cette table ronde des « profs écrivains de la section de français », me demanderez-vous ? Je l'oubliais presque, elle était en gros libellée ainsi : « Vous êtes dans une soirée, une jeune étudiante vous attire dans un coin (et il fallait ici entendre comment la voix à la fois enjôleuse et sarcastique de Jérôme David donnait corps à la suggestion) et vous dit qu'elle aime beaucoup ce que vous faites. Que lui répondez-vous ? » Le dilemme était sans doute de savoir qui du professeur ou de l'écrivain se sentirait le plus flatté. Quant à moi, je pris la tangente et déclarai que ma répartie, dans une telle circonstance, serait : « Vous savez, mon jardin secret, c'est la musique... »



blée en grande partie constituée d'étudiants dont il était difficile de savoir s'ils étaient heureux de la polyvalence de leurs professeurs ou inquiets de les voir trop ouvertement affirmer leur subjectivité professionnelle.

Cela dit, être à la fois des deux côtés de la littérature n'offre évidemment aucune garantie de qualité. A la fin du XIX^e siècle ont fleuri dans la littérature allemande ce qu'on a appelé les « romans de professeurs », pesants et souvent indigestes romans historiques où quelques éminents représentants de l'université germanique versaient par tombereaux le fruit de leur érudition, et on ne jurera pas qu'Umberto Eco ne glisse pas parfois, de nos jours, sur la pente

Alain Corbellari est né à La Chaux-de-Fonds en 1967. Professeur de littérature médiévale aux Universités de Lausanne et de Neuchâtel, il a publié son premier roman, *La Mer illusoire*, en 2006 à L'Age d'Homme (Lausanne). Il participe actuellement chez le même éditeur à l'édition des *Oeuvres complètes* critiques de Charles-Albert Cingria.

Benoîte Crevoisier

Pages du matin

Il existe toujours un moment, en dessinant, où l'on s'échappe des surfaces pour s'élancer dans le trait. On invente alors une forme d'écriture personnelle et on ne sait plus s'arrêter. Chaque nouvel outil qui nous tombe sous les yeux nous tente. Il ressemble à un enfant au bord de la place de jeu et qui s'écrie :

– Moi... moi aussi, je veux jouer !

Dès lors qu'on intègre le nouvel élément dans la partie, il occupe le terrain en tous sens, a tendance à dominer jusqu'à ce que le meneur de jeu lui dise de sortir pour permettre à quelqu'un d'autre de s'y introduire.

En regardant le dessin-gribouillage de la page de gauche, on pourrait inventer une histoire. Elle commencerait par la flânerie du noir, envoyé en quelque sorte en repérage de l'espace. A certains endroits il passe trop vite, à d'autres il s'attarde. Ou il hésite. Pas de contraintes d'itinéraires, vu qu'il est le premier explorateur. Il pousse parfois des incursions aux limites du plan cadastral. Il néglige d'autres zones, comme s'il pensait :

– Oh là-bas, le suivant ira voir !

Il invoque mentalement sa fatigue, son intérêt se relâche. Il imagine qu'il n'y a plus rien de neuf à prospecter. Il réagit comme un marcheur qui a tendance à tourner en rond, à accomplir d'instinct des boucles. Dans ses gènes d'arpenteur, peut-être a-t-il aussi les mouvements de l'eau, le sens du ruissellement intégré ? Certaines de ses boucles ressemblent à des îles. Après son passage si léger, impossible de dire par où il est entré et par où il est sorti. Sa trace restera cependant la plus marquée. Serait-ce la destinée du noir, de dominer ?

Ensuite est arrivé le rouge et on dirait qu'il s'astreint à flâner la trace du noir, qu'il craint de s'en éloigner. Jusqu'à ce que lui naisse une vocation de planteur. Hop, il se lance dans la création d'inflorescences. Il amorce le règne végétal avec des formes élémentaires : feuillages lancéolés, grossières orchidées, épines et pointes. Ce premier rouge se fait léger, léger, quitte à recruter plus tard un parent plus déterminé pour venir à la rescousse, lui-même se trouvant trop modeste.

Qui pense « végétaux » se saisit naturellement d'un vert passe-partout qui soulignera tiges et feuilles, travaillera au trait et en taches. Par trois fois signifiera le losange des bourgeons, amical avec les formes rouges puisqu'ils sont complémentaires. On dirait que le vert reste indécis quant à son rôle à jouer. Dans le doute, il se retient. Son instinct le conduit-il à se rappeler que seul, il est

incapable de créer tout un jardin ? Il jette timidement quelques tiges, approches conciliantes des éléments qui sont apparus avant lui. Assez vite il disparaît. Il ne s'amuse plus et les nuances lui manquent pour figurer une flore fulgurante et débridée. Ressent-il la proximité du noir comme une terre brûlée ?

Le deuxième rouge arrive en fanfare. Allègre, léger, il se répand partout sans écraser. Pas de course en avant, en arrière, cheminement toujours oblique par rapport au champ rectangulaire et tout soudain, le voilà qui prend de l'assurance. Il dessine fermement des courbes ici et là, avec la volonté de ne pas débouler agressivement dans la cartographie des prédécesseurs. Appuyer, souligner, mettre en valeur, préciser les frontières. Il décide de rompre avec la morosité. Il introduit une ère nouvelle sans trahir et renverser. Evolution-révolution en douceur et profondeur. Il ouvre la voie royale à l'orange qui s'en donnera à cœur joie et prendra des libertés : passer par-dessus les autres, ouvrir des chemins neufs, prendre et tracer des raccourcis, abrégé, prolonger. Force et gaieté, course vive à la manière d'une navette de tisserand plein de fantaisie. Se dessiner de temps en temps une haie, une orée. Donner corps à l'ensemble plane et morne. Il chantonne :

– Il court il court le furet, le furet du bois Mesdames, il court il court le furet, le furet du Bois-Joli...

Le gribouilleur en chef ramène son grain de sel. Il ne se prend pas trop au sérieux. Il se méfie toutefois de son interventionnisme en gros sabots. Il connaît bien sa manie d'en faire trop, de tout foutre en l'air en un éclair !

Anne s'est aussi mise à dessiner. Elle a des carnets propres et soignés. Sait exactement à quels usages ils sont réservés. Je suis émerveillée de la qualité graphique, picturale et imaginaire de ses travaux enfantins. Dessous, elle écrit de courts textes, de cette écriture gothique apprise à l'école et dont je m'étonnerai toujours. Commentaires, rapports d'événements qu'elle tient à garder secrets. Comme je la comprends !

Benoîte Crevoisier (1938) est un écrivain d'origine franc-montagnarde (JU). Elle réside aux Breuleux et a publié à ce jour quatre ouvrages : *Poignée d'escarbilles* (Dole - Saint-Imier, Canevas ; Vevey, L'Aire, 1992), *Le Miroir aux alouettes* (Vevey, L'Aire, 1994), *Avec un Grain de sel* (Neuchâtel, Delibreo, 2007) et *Mesdemoiselles* (Neuchâtel, Alphil, 2011). Membre du comité de l'Association des écrivains neuchâtelois et jurassiens.

A s s o c i a t i o n
d e s é c r i v a i n s
n e u c h â t e l o i s
e t j u r a s s i e n s

Claude Darbellay

La Bonbonnière

Il n'a jamais voulu vendre. Le seul. Tous les autres ont cédé à l'offre des promoteurs immobiliers. Ils ont d'abord cru qu'il voulait monter les enchères, mais il ne négociait pas. Il refusait. Cette maison et ce jardin lui appartenaient, il ne les céderait à personne. C'était là qu'il avait vécu, c'était là qu'il vivrait jusqu'à la fin. Les promoteurs avaient alors alterné promesses et menaces, les autorités s'en étaient mêlées, lui avaient signifié un acte d'expulsion. Il avait fait recours, le tribunal les avait déboutées. Il n'y avait aucune clause de « nécessité absolue » ou de « bien public » qui justifiait une telle expulsion. Les promoteurs s'étaient résignés. Ils avaient construit leurs immeubles autour de la maison. En carré. Les habitants pouvaient observer le propriétaire et sa compagne de leurs fenêtres, de leur balcon. Une place de jeux avait été construite juste à côté. Les enfants couraient, criaient. Les mères, sur les bancs installés à proximité, parlaient de leur progéniture, de leurs maris, des autres enfants. En soirée, surtout le week-end, des familles organisaient un pique-nique, un barbecue (une place spéciale avait été aménagée, le bois était fourni par la commune), ça discutait fort, ça riait, ça chantait tard dans la nuit. Fabio Verri, le peintre qui habite là avec Adela n'est pas parti. A ceux qui lui demandent si tout ce tapage ne l'importune pas, il répond que jamais il n'y a eu autant de vie autour de sa maison.

Il a peint les murs en rose bonbon. D'où le nom que les habitants lui ont donné. Pour y accéder, il faut traverser le couloir d'un des quatre immeubles. Fabio Verri a obtenu, après une âpre bataille, qu'aucune des portes d'aucun immeuble ne soit fermée à clé à partir de 21 heures. L'heure a été repoussée à 22 heures. Puis abolie. Un code a été installé. Au début, il était régulièrement changé. Maintenant, depuis cinq ans, c'est toujours le même.

Le peintre est grand, large d'épaules, les sourcils épais, des yeux bruns, la démarche traînante. Ses amis l'appellent *l'ours*. Il s'en amuse. Lorsqu'il exposait encore, si

on le questionnait sur sa conception de la peinture, il se contentait de répondre, de sa voix de basse, « pour moi, la peinture est une obsession ». Si on insistait, il ajoutait, en se penchant légèrement sur son interlocuteur, « l'obsession est une obsession ». On ne savait s'il se moquait de vous ou voulait éviter la question, mais ses toiles revenaient toujours sur le même motif, elles le triturait, l'approfondissaient. Avec une rigueur et une précision qui en faisait la force.

Adela disait que sa réponse éloignait les gêneurs, tous ceux qui pensent que la peinture peut se traduire en discours. A la fin, rien n'est montré, il n'y a que des mots. Des jeunes peintres le traitaient de *ringard*, mais lui partait d'un grand éclat de rire. Ces peintres étaient des peintres de bistrot, comme il y avait eu des révolutionnaires de salon. Ils passaient plus de temps à discuter de leur art en buvant des bières qu'à s'y coltiner. Certains, d'ailleurs, les un ou deux qui avaient « percé » ou dont la famille assurait le train de vie, la publicité, la location de galeries, se contentaient de donner des instructions à d'autres qui réalisaient leurs œuvres à leur place.

Fabio Verri se méfiait donc des peintres bavards qui comblent l'indigence de leur démarche par des théories sophistiquées. Lui peignait des corps, ou plutôt, leur mouvement, quelques traits, directement sur le lin, sans enduit, qui disaient une peur, une souffrance, une fragilité. Créaient une angoisse parfois difficilement soutenable. C'était bien nous que nous voyions, nos blessures brusquement ouvertes, la mort à l'œuvre. Mais, en même temps, il y avait quelque chose de ténu qui préservait de sombrer dans la terreur, appelait à la compassion, à résister à ce qui nous détruit, luttait contre l'effritement de la mémoire.

Dans un de ses derniers tableaux, il n'y a plus que l'ombre d'un homme assis sur une chaise, presque mangé par la toile.

Il n'est pas allé plus loin. Il a lavé ses pinceaux, les a rangés dans des bocaux,

poils vers le haut, ne les a plus touchés. Il s'est reclus dans sa maison encerclée d'immeubles.

Il n'en sort pas. On peut le voir aux heures indiquées sur une plaquette en cuivre : *Reçoit de 10 à 12 heures et de 19 à 20 heures sans rendez-vous*. Quand on sonne, c'est Adela qui vient ouvrir, vous conduit dans la chambre à coucher. C'est là qu'il reçoit, nu dans son lit, juste couvert d'un drap. Au pied du lit, des bouteilles de rouge et, sur la table de chevet, des livres d'art mêlés à des revues pornographiques. Adela dispose des chaises près du lit, en demi-cercle. Elle reste en retrait, ne participe pas à la discussion. La visite terminée, elle raccompagne les visiteurs. Les habitués disent, à bientôt Adela. Puis, juste avant de sortir, ils disent, il va mieux aujourd'hui ou, ça ne s'améliore pas. S'il a besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas. Elle ferme la porte. Qui est cette Adela ? demandent des visiteurs occasionnels. Sa femme. Comment fait-elle pour supporter ? Elle l'aime. Et lui aussi l'aime.



Né en 1953, **Claude Darbellay** réside dans le canton de Neuchâtel où il enseigne le français et l'anglais au Lycée Blaise Cendrars, après avoir vécu à Londres, en Espagne, en Italie et en Amérique (du Nord, Centrale, du Sud). Il poursuit dans son œuvre un exercice de décentrement, sous forme de poèmes (*Plus au Nord, le Sud*, Delémont, Editions d'autre part, 1998), de récits (*L'Ile*, Carouge-Genève, Zoé, 1998 [1987]), de romans (*Les Prétendants*, Carouge-Genève, Zoé, 1998 ; prix Dentan 2009), de livres pour enfants (*Le petit cochon qui se prenait pour un frisbee*, Le Locle, Editions G d'Encre, 2008).

Julien Dunilac

Moi, Anna-Sofia P.

Samedi saint, veille de Pâques. Mes obsèques viennent de commencer à l'église du village. Les cloches, avant de partir demain à Rome, ont porté la nouvelle au loin, comme un vol d'oiseaux jaillissant dans le bleu du ciel. Il est trois heures de l'après-midi.

Je suis à côté du cercueil blanc. Vous ne pouvez pas me voir. Je ne suis qu'ondes et particules d'une intense lumière et ma mémoire terrestre ne durera que le temps de cette cérémonie. Après, je le sens, je ne serai plus que vibration d'une joie abyssale qu'aucun mot ne peut traduire.

La chapelle est pleine comme un œuf, jusqu'au chœur et aux galeries supérieures. Des gens présents, je ne reconnais que les amis. Les autres sont venus pour Jacques, mon mari, des compagnons, amis ou adversaires, de son action politique dans les institutions de la cité et du canton.

Jacques donc et nos enfants, Patrice et ses deux sœurs, Arvelle et Marina, son mari, de même que nos petits-enfants, Tristan et Bernard, occupent un banc en face de moi, très dignes dans leur tristesse.

Ensemble, nous avons parlé de ma mort prochaine, en nous préparant à notre séparation. Tous savaient l'inéluctable fin de ma mission auprès d'eux et respectaient mon refus absolu de tout acharnement thérapeutique que je savais inutile.

Respectant mon vœu de n'être entourée que de fleurs des champs, Jacques a entraîné tout le monde, hier, à la cueillette de ces brassées de narcisses et de jonquilles qui figurent une sorte de rivière d'Ophélie sur mon cercueil. Ils y ont disposé aussi des achillées mille feuilles et des benoîtes des montagnes, des marguerites venant de mon jardin sur la hauteur, mon refuge mystique, un peu mon couvent de plein air.

Le pasteur est un ami. Marc Junod. Il est venu à la maison il y a une dizaine de jours. Nous avons préparé la cérémonie qui se déroule en ce moment. J'étais d'avis qu'il n'y avait pas lieu, contraire-

ment à l'usage, d'exposer à grands traits ma biographie. Qu'il commente plutôt un texte biblique approprié, choisi par lui et dise les prières habituellement prévues pour les obsèques des paroissiens ordinaires. Mais Jacques s'est insurgé contre cette manière de procéder. « Quoi ? Tu ne veux pas qu'il évoque ton parcours de vie, qu'il lève un peu le voile sur ton engagement social ! Pas d'accord ! Au moment de les quitter, tu dois laisser dire aux autres qui tu as été. » J'ai cédé, à condition que cette évocation soit discrète et nous en sommes restés là.

De sa voix claire, Françoise, accompagnée à la guitare par Denis, interprète une belle chanson dédiée à la séparation et aux regrets.

Puis le pasteur, ce berger des âmes de ce petit coin de terre, prend la parole en rappelant ce qui réunit l'assemblée autour de la famille d'Anna-Sofia P. : « L'adieu à cette femme exemplaire qu'il a plu au Seigneur de rappeler et la remettre entre Ses mains. »

Je savais qu'il allait s'exprimer en ces termes, mais le moyen de l'en empêcher ? Je n'ai jamais pu me représenter Dieu comme un homme à notre image, bien qu'il ait dit nous avoir faits à sa ressemblance. Pour moi, il est l'univers tout entier, aussi présent dans le brin d'herbe que dans les galaxies et leurs soleils.

J'ai toujours eu l'audace de penser qu'il est en moi et que je suis une parcelle de lui, attendant de découvrir mon vrai visage qui serait aussi le sien. Il est le visage de tous les habitants de la planète. Chacun peut le voir dans son propre reflet, l'entendre lui parler avec sa propre voix, regarder le monde, beauté et sanies mêlées, avec ses propres yeux.

Depuis, le jeudi saint à 15 heures 21, moment de ma mort à inscrire dans le livret de famille que Jacques présentera à l'autorité communale, un éblouissement de lumière m'a confirmé mon espérance. Mes derniers liens avec la terre, en cours de

dissolution, me permettent encore ces mots qui sombrent dans l'oubli au fur et à mesure que je les prononce. La marée montante de l'oubli me gagne et va engloutir, pour ma plus grande joie, ma mémoire.

Déjà un très léger voile recouvre votre assemblée autour de ma dépouille, comme la première brume d'automne qui donne à la cité une touche d'irréalité.

Pour un moment, je me trouve encore dans une sorte de sas entre la planète terre et le monde parallèle. Un des mondes parallèles, que nous devons traverser un à un ?

Jacques est stoïque. Je le vois très triste en son cœur. Mais c'est un politique, capable de maîtriser ses sentiments devant ses pairs. Nous ne pouvons plus communiquer l'un avec l'autre ; le fil est rompu. Au vrai, avons-nous jamais échangé les mots qu'il fallait nous dire ? Je lis en lui comme en un livre ouvert. Ah ! Il aurait souhaité, plus souvent, un geste de ma part, caresse, élan spontané vers lui, temps de détente en sa compagnie, sortie impromptue à deux, de petites surprises, sel de la vie.

« Tu ne cesses jamais de travailler ! » me disait-il. Il avait raison. Entretien de la maison, cuisine et surtout le jardin accaparaient mon temps. La chorale et les actions sociales que je m'imposai comme une participation à la vie communautaire, ne me retinrent pas longtemps. A la vérité, je me préoccupais de ce qui me plaisait, avec un égoïsme évident.

Né en 1923, **Julien Dunilac** s'intéresse à tous les genres littéraires. Il est l'auteur d'une quinzaine de romans, d'une vingtaine de recueils de poésie, d'essais et d'un abondant théâtre radiophonique. Plusieurs de ses œuvres ont été traduites en allemand, italien, hollandais, etc. Ancien diplomate, il a dirigé l'Office fédéral de la culture et présidé le Comité directeur de la Coopération culturelle du Conseil de l'Europe.

le persil journal le persil



L'estuaire du fleuve

(Extrait)

Les drapeaux lamentablement
sont en manque de vent
La neige tombe dans le vide
si lentement
si lentement qu'on peut en suivre
la chute si légère
Absolument

J'écris le clair après l'obscur
Soleil de neige au matin bleu
toutes les cloches sont sorties
comme un vol de moineaux
à midi sur les vignes
quand le raisin est mûr !
Quelle sera ma vendange
à la prochaine nuit tombée ?
Rien qu'une eau qui s'écoule
entre mes mains mal jointes
sable sans sablier
entraîné par la mer
au loin

Si je ne prends envol
soucieux de l'empennage
c'est que malice me tient
en ses tours et détours
m'empêchant d'être oiseau
rien qu'oiseau en mon être
et que le ciel soit mien !
Ce fut un beau voyage
vers des eaux sans rivage
d'où l'on ne revient pas
indemne à tout jamais

Qui habite aujourd'hui
la maisonnette à l'orée du bois ?
Où sont ceux que j'ai croisés
naguère au chemin forestier
les bolets d'un lendemain de pluie
dans leur panier d'osier ?
Et l'enfant que j'étais
en culottes courtes
étonné par la découverte
du dialogue animé
entre lumière et ombre
au gré du vent
dans les feuillages

Julien Dunilac
(A paraître)

Yolande Favre

Notes de voyage

(Extraits)

C'est un voyage comme tous les voyages : succession de moments uniques et parfaitement extraordinaires que d'aucuns pourraient nommer banalité. Mais, ah ! la banalité du quotidien sur les routes empoussiérées de l'Inde méridionale, dans la fourmilière des villes tentaculaires ou devant un coucher de soleil sur un rocher du « *Bout du Monde* ».

C'est un voyage fait d'espace et de promiscuité, d'un concentré d'humanité grouillante et de grand large respirant, fait de rencontres ou d'événements insignifiants et splendides, un voyage de fatigue, de rayonnement et de sueur, de surprises et d'indicible.



Immédiatement la foule

Je ne sais déjà plus rien du vol.

Maintenant je viens juste d'accomplir le geste magique, celui qui me donne une grande claque au cœur et m'enivre la tête, le geste qui jette mon sac sur l'épaule, l'ajuste d'un coup de reins et je suis là, debout, dans la foule et le bruit de l'aéroport, moi qui, habituellement, fuis la foule et le bruit, sauf la foule et le bruit de l'Inde. Dans l'*Invitation* qui sert d'introduction à son *Dictionnaire amoureux de l'Inde*, Jean-Claude Carrière déclare d'emblée : « Si nous n'aimons pas les hommes, n'allons pas en Inde. (...) La foule est ici le paysage principal. »

Alors oui, je retrouve ce paysage humain, mouvant, émouvant, coloré, nerveux ou souriant, amical ou exaspérant. Et je retrouve aussi, instantanément ce mélange irrésistible d'élan et de curiosité mêlé de méfiance et d'attention, qui me permettra de flirter l'arnaque potentielle, omniprésente. On sait bien que ça fait partie du jeu. On sait que c'est inévitable, que ce sera aussi l'épice des rencontres et l'apprentissage d'une autre manière de faire du commerce ou d'organiser les services dont on aura besoin.

Dans un bureau de deux mètres sur trois à peu près, un jour à Koddai-kanal, j'ai enfin découvert le vrai plaisir du « business » à l'indienne : rien à voir avec notre expéditif échange de fric à l'occidental : froid, sec, impersonnel, efficace, rapide. Ici, non, rien de semblable.

On entre un peu hésitant dans la pénombre où l'on ne distingue pas clairement les occupants, ni leur occupation, ni les informations jaunies qui tapissent les murs, puisque les murs sont cachés par les occupants inoccupés qui attendent votre venue. Pas de porte donc, on est presque sans transition dans le « bureau ». Mais on ne sait jamais tout de suite si on se trouve au bon endroit, d'où l'hésitation de départ.



le persil journal le persil

Alors on s'assied en s'épongeant le front, les Indiens compatissant aimablement d'un air grave et entendu à vos difficultés d'adaptation à leur climat. Ensuite on essaie de s'accommoder de tous ces hommes debout à côté et derrière vous, promiscuité un peu gênante due à l'exiguïté de la pièce, et qui vous observent sans distance et sans vergogne. Même si vous êtes mince, vous vous sentirez encombrant et quelque peu débordant sur le petit tabouret qu'on a gentiment mis à votre disposition, et face à l'extrême finesse des gens du sud, vous vous sentirez presque bouffi. Bon, ça m'a pris du temps pour me sentir à l'aise avec tous ces hommes autour et si près de moi, mais comme je le disais, ce jour-là, à Koddai, c'est devenu normal et sympathique.

Bref, la discussion finit par s'engager, bien qu'ils ne soient pas pressés, contrairement à vous : modèle de voiture, nombre d'occupants, nombre de bagages, petits, gros et moyens, capacité du coffre et du toit, itinéraire, heure de départ, temps du trajet... C'est là que ça se gâte, ou plutôt, c'est là qu'il faut avoir une petite notion de la notion indienne du temps qui est peu semblable à la notion occidentale du même temps mais qui ici paraît être d'une autre nature, cette dernière phrase étant censée vous donner une idée de la complexité de la chose... Les Indiens du sud aiment les longues phrases et les questions philosophiques. Donc prudence et retouches d'évaluation. Bon, à ce stade, vu que tout le monde, c'est-à-dire tous ces hommes prennent la parole à tour de rôle, parlant chacun à la vitesse d'un attelage au galop, certains dans leur langue dravidienne, d'autres en anglais, ce qui ne fait guère de différence vu la rapidité du débit, donc à ce stade encore peu avancé, vous ne savez pas qui est qui et vous n'avez de toutes façons rien compris. Vous faites un geste désespéré pour arrêter cette avalanche de mots, vous admettez humblement votre incompetence.

Qu'à cela ne tienne, on reprend tout depuis le début. Et c'est là que j'ai commencé à avoir du plaisir : j'ai cessé de vouloir ! J'ai cessé de penser au résultat, j'ai cessé de laisser ma volonté galoper elle-même comme un cheval emballé et je me suis arrêtée à cet instant présent : à ce cagibi branlant au bord de la gare routière de Koddai, à ces hommes qui me regardaient de tout près, aux images jaunies des murs, au petit tabouret non moins branlant, au temps indien qui n'était pas le temps européen et qui lui, avait tout son temps. Alors j'ai pris mon temps avec plaisir. Et je suis repartie de zéro.

J'ai demandé qui était le patron. Mais il y avait deux patrons : celui du bureau et celui des voitures. Très conscients de leur position et heureux de constater que j'avais enfin au moins compris cela. Puis l'itinéraire, l'état des routes et les taxes routières, le prix du trajet, essence comprise et repas du chauffeur. Ensuite on m'a demandé si je voulais voir ce dernier et bien sûr que oui, et plaisir aussi de faire connaissance, de plaisanter, de lui recommander de se coucher tôt puisque le départ serait très matinal... Le pauvre homme ignorait encore que la cliente potentielle que j'étais allait lui infliger l'une des grandes frayeurs de sa vie. Mais on n'en était pas là et le chauffeur a demandé si je voulais voir la voiture, et bien sûr que oui, même si j'avais vu des milliers d'Ambassador en Inde, sauf que celle-ci n'était pas crème mais vert olive.

Et après avoir vu la voiture et son chauffeur, vérifié les plaques minéralogiques et l'autorisation de circuler d'un état à l'autre, en l'occurrence ici du Tamil Nadu au Kerala, après avoir parlé avec le propriétaire de la voiture et peut-être du chauffeur, on a terminé par fixer définitivement le prix qui avait singulièrement rapetissé au fur et à mesure de la discussion.

Ne demandez pas combien de temps avait passé. C'était du temps indien, c'était le temps qu'il fallait pour conclure un marché « humain », c'est-à-dire le temps d'avoir un échange, de se mesurer, de se jauger, de se provoquer, de se respecter, de sourire, de plaisanter, de ne pas se comprendre pour finalement se comprendre... assez bien.

Depuis ce jour-là, je n'ai plus considéré du même œil les interminables tractations, les démarches longues et lassantes, du moins dans ce pays-là, car dans le mien, c'est une autre histoire.

Bref, après cela, j'avais bien mérité un lassi et quelques pakoras.

Musique

Lors de mon premier voyage en Inde, j'ai attendu quelques jours avant d'écrire un seul mot. J'ai regardé, les yeux écarquillés, abasourdie, j'ai écouté, fascinée, j'ai humé, ensorcelée, j'ai goûté, j'ai hésité aussi, j'ai tremblé, j'ai peu parlé. Au centre de Madras, j'ai marché avec un étonnement total dans une réalité qui, cette fois, ne sortait pas d'un film ou d'un reportage. J'ai été sidérée par le spectacle de la rue, j'ai vu incrédule les estropiés se faufiler dans la densité du trafic, son vacarme et sa pollution. J'ai déposé pour la première fois quelques roupies dans la main déformée d'un lépreux, il y a eu le face à face tant redouté avec les grands yeux noirs des enfants et leurs mains qui se tendent.

Puis, descendue vers le sud, j'ai longuement marché sur le rivage, laissant le sable m'apprivoiser.

Une nuit, sous les astres bleus de lampes en papier qui se balançaient doucement aux brises du large, attablée en compagnie de nouveaux amis, le son d'un sitar vint se marier au parfum d'un chai brûlant. Alors quelque chose se détendit vraiment en moi, quelque chose s'ouvrit, pleura même d'une certaine façon, avec bonheur. Ce n'était ni des retrouvailles, ni une naissance, mais il y avait un peu des deux, mêlés à un profond sentiment de reconnaissance, de gratitude. La grande respiration de l'Inde me traversait.

J'ai pu écrire les premiers mots :

« C'est par la musique que l'Inde, un soir, commence de t'entrer par la peau... »

Deux ans plus tard, j'ai trouvé, au chapitre « musique », cette phrase qui ouvre le texte de Jean-Claude Carrière : « Entrer en Inde, c'est entrer dans une autre musique, c'est changer d'oreille. » Et plus loin : « Elle vient directement sur ma peau, sans intermédiaire. »

C'était à Mahabalipuram, le *lieu du grand Bali*. Et c'était en janvier quand le festival de danse bat son plein. J'allais avoir des soirées de musique, de chant et de danse, des marées d'émotion. Une sorte d'avalanche de beauté dont on ne sait encore comment on pourra s'en accommoder. L'Inde m'avait saisie au cœur et sans doute ne le quittera-t-elle plus. Quelque chose d'elle fait maintenant définitivement partie de ma musique intérieure, de ma musique corporelle, du chant de mon sang.

C'était à Mahabalipuram, le *lieu du grand Bali* et le nom seul, déjà, était tout une musique. Tu prononces ce nom : c'est dit et c'est magnifique.

A la luna magica

Ce soir-là, le soir où l'Inde m'est entrée par la peau, Béa me parlait des collines d'Adélaïde et de ses rencontres avec les dauphins. Guido était là aussi et je ne me souviens pas de ce qu'il disait. Peut-être rien, ou peu. J'avais vu les brochures avec des photographies de ses œuvres, j'avais ouvert la double page où surgissait de nulle part une pirogue de semi grès posée sur un noir de néant avec la turquoise émaillée de sa mer intérieure et j'avais écrit un poème là-dessus. Je lui avais rendu les brochures le lendemain, sans rien dire. En novembre, à la fin de l'exposition que nous avons organisée en Suisse, à cause du poème qu'il avait eu l'occasion de lire, il m'offrit la pirogue, que je refusai. Il y a des choses qui méritent mieux, et ce bateau avait besoin d'espace et d'un grand néant étoilé pour voguer loin de tout, et mon appartement sous les toits était bien trop petit pour lui offrir le moindre port digne de sa blancheur. Pendant que Béa racontait les collines d'Adélaïde et les dauphins, pendant que le chai fumait dans les bols au creux de nos mains, la musique m'entraînait par la peau jusqu'au cœur, et moi je parlais de

l'homme poignardé et du long coma qui s'ensuivit. Puis d'un livre qu'il écrivit plus tard sur les maîtres de l'Himalaya.

Pas un moment où la conversation ne tourne à la controverse, aux discours d'opinion, aux argumentations convaincues. C'était davantage la curiosité et l'intensité des expériences qui menait notre échange. Une authenticité de fait, qui avait son impact et son propre pouvoir d'évocation, à laquelle il n'y avait rien à ajouter.

Si l'on s'écoute vraiment, on parle jusqu'au moment où l'on sent qu'il est plus puissant de se taire.

Yolande Favre est née en 1950 à Bienne (BE). Poète et traductrice. Publications : *Tourbières, Paradoxes de lumière*, poèmes (Porrentruy, Florilège ; Bienne, Médiannes, 1998, avec des photographies de Rolf Ceré), *Le Lotus de Bénarès*, récits (Bienne, Médiannes, 2001), *Inde 2001*, extraits d'un carnet de route et poèmes (Bienne, Médiannes, 2001). Poèmes dans des ouvrages collectifs en Suisse et au Canada.



Claudine Houriet

Mon ami jensch

Il me hante, ce géant. Depuis des mois, souvent je pense à lui. Le beau-fils de mon ami jensch. Le rémouleur qui, une fois par an, vient sonner à ma porte. N'est-ce pas extraordinaire, à notre époque, d'avoir encore la visite d'un rémouleur ? Qui sort sa meule de sa voiture et aiguise nos couteaux ? Toutes les mères des environs devraient envoyer leurs enfants le regarder travailler. Ces petits rivés à leurs écrans seraient fascinés.

Cette année, nous avons commencé par boire un café en papotant. Je vous entends : « Tu es folle ! Ces gens-là sont des voleurs, des profiteurs ! Tu es trop confiante. » Taisez-vous, vous ne connaissez pas mon ami jensch. Je suis obligée de l'appeler ainsi, car j'ignore son nom.

Mais, à sa première visite, quand il m'a dit son appartenance à cette communauté, le mot jensch a résonné douloureusement en moi. Le scandale des enfants de son peuple arrachés à leurs parents il y a quelques décennies, adoptés afin de les soustraire à un mode de vie soi-disant nocif à leur développement. Je me suis indignée. Il a eu un haussement des épaules. Les gens du voyage ont l'habitude du mépris, des calomnies. Je n'en fais pas des saints, loin de là. Roublards, voleurs parfois, simulateurs. On leur a si peu accordé qu'il a bien fallu survivre. Comme les Juifs, leurs compagnons de pogroms, acculés aux métiers d'argent rejetés par les Chrétiens parce que sales et avilissants. Les gitans, eux, tiennent plus de la cigale que

de la fourmi. Ils préfèrent chanter et danser qu'accumuler dans un bas de laine. Tout est toujours précaire pour eux. Applaudis lors d'un mariage pour avoir enivré de musique sublime l'auditoire, ils retrouvent le lendemain leur village brûlé, leurs maigres biens piétinés. « Grâce et dénuement. » Oui, Alice Ferney, dans ton livre magnifique, tu as su dire l'essentiel de leur existence. La grâce et le dénuement. Comment auraient survécu les enfants gitans si des poulaillers ne s'étaient dressés à proximité des errances de leurs tribus ? Je sais. On les accuse de choses bien pires. Ils ont leurs hiérarchies, leurs truands, leurs chefs aux doigts boudinés bagués d'or, responsables de trafics douteux, pires, immondes. Et nous donc ? Avons-nous de quoi nous



vanter ? Combien de criminels en costume cravate, dans des bureaux insonorisés, au sommet d'immeubles pavés de marbre, affament d'une signature des pays entiers, anéantissent des ethnies en s'appropriant les richesses de leurs terres ancestrales ? Nous sommes les derniers à pouvoir donner des leçons.

Je dis cela à mon ami jensch. Il lève les mains d'un air résigné. De grosses pattes aux doigts courts et puissants. Aggressives, ces mains-là feraient très mal. Mais le rémouleur est un être pacifique. Bien élevé, il ne veut pas déranger, ne s'attarde jamais. J'aimerais qu'il ait un peu de la folie des Manouches dont j'écoute chanter les violons au coin des rues, leur regard de feu, la fierté de leur maintien. Ce n'est pas son genre. Il est d'une correction parfaite. Il a de l'éducation, de la politesse. De l'humilité. Ce qu'il faut pour neutraliser l'animosité. Rassurer celui qui a entrebâillé sa porte avec méfiance. Son aspect parle en sa faveur. Il est rondouillard, légèrement chauve. Aucun exotisme chez lui, pas de tzigane dans son ascendance. Un homme bien comme il faut.

Il est pentecôtiste. Une secte qui a canalisé les élans, dirigé les transports vers le ciel. D'une façon sage, disciplinée. J'aurais préféré le voir suivre les cortèges de voitures en route vers le sud pour rendre hommage à Sara la Noire. La Vierge des gitans engoncée au fond de sa crypte des Saintes Maries dans la multitude d'atours offerts par ses fidèles. Ces gitans-là ont gardé le sens de la fête, de la démesure, de l'exaltation première. Mais, quelque part chez mon ami demeure l'étincelle, j'en suis sûre. J'imagine sa femme, ses enfants. La plus jeune de ses filles a peut-être la prune sombre, la peau basanée et le cheveu de jais issus des longues migrations de leur peuple depuis l'Inde ou l'Égypte...

J'ai donné à aiguiser tous les couteaux et ciseaux à proximité. Certains n'avaient pas besoin d'être affûtés. Il faut

bien vivre. Et mon ami jensch a des prix très corrects. Jamais il n'a essayé de m'extorquer plus que ce qui avait été décidé.

– Avez-vous assez de travail ? Les gens sont-ils agréables avec vous ?

Il ne se plaint pas. Il doit sillonner le pays, ne pas ménager sa peine pour gagner de quoi élever sa famille. Mais il s'en sort. Le grand problème, c'est de trouver une commune d'accord de laisser une place sur

les sédentaires qui vous méprisent.

Mon hôte se lève, remercie. Bien des couteaux à aiguiser encore... Mais, avant de se quitter :

– Comment se porte la famille ?

Une ombre sur son front.

– Un gros souci. Le mari de ma fille. On lui a découvert une tumeur maligne au foie. Il a trois petits enfants...

Je suis navrée. Je forme tous mes vœux pour qu'il se rétablisse.

– Vous devriez voir ce gaillard ! Grand, fort, jamais malade ! La vie nous réserve de drôles de surprises...

Depuis cette confidence, le beau-fils de mon ami jensch m'obsède. Une force de la nature, un géant auquel rien ne résiste. Rongé, amaigri. Dans une salle d'attente d'hôpital. Effaré. Déboussolé. Dans sa caravane, affaissé au coin de la table. Muet. Avec la femme qui retient ses larmes, et les enfants ahuris devant ce père qui ressemble si peu à l'homme joyeux qui les jetait en l'air et les rattrapait d'une seule main... Je fabule, mais ne dois pas être loin de la réalité. Un cancer du foie. Le pire est à prévoir.

Pauvre jeune femme. La plus belle peut-être, la plus douce des filles du rémouleur. Pauvre ami jensch. Je me réjouissais toujours de sa visite. Aujourd'hui, je la crains.



son territoire pour installer les caravanes.

– Nous sommes des gens du voyage depuis tant de générations... Impossible de vivre différemment.

Par bonheur, rien n'a pu extirper de son être adapté à notre vie mesurée ce besoin de bouger, d'aller ailleurs... En lui demeure l'orgueil qui a porté sa race malgré les tribulations subies. J'entends les danses et les chants autour du feu, les guitares qui pleurent et exultent, les pieds qui martèlent la terre, la lumière des étoiles qui ruisselle le long des bras des femmes. Vous êtes riches, tellement plus riches que

Claudine Houriet est peintre et écrivain. Vit et travaille à Tramelan (JU). Fascinée par l'aspect inéluctable de l'existence, l'écrivain tente d'approcher la complexité de l'être, d'en saisir le désarroi et la fragilité. En peinture, elle allie rigueur des formes et frémissement de la couleur, oscille entre véhémence et sérénité, révolte et plénitude. Les deux démarches artistiques se rejoignent pour refléter la beauté du monde et ses contradictions profondes.

Claude Maier

Pèlerinage à Posat

*Mai, joli mois de mai,
exauce enfin mon vœu !
Permits-moi de rencontrer le prince charmant,
celui que j'attends depuis si longtemps !*

Un violent orage avait éclaté en fin de nuit et ses traces maculaient les alentours. Feuilles d'arbres déchiquetées, pétales de fleurs et bouts de branches jonchaient la chaussée. De-ci de-là, des flaques d'eau étaient devenues gadoues. Malgré ce triste décor, quelques merles auguraient le retour d'un temps plus clément et chantaient à tue-tête.

A l'aube, Charlotte était sortie de l'immeuble où elle vivait, dans la Basse-Ville de Fribourg. Elle avait mis ses habits du dimanche et avait relevé ses cheveux grisonnants en chignon. Cramponnée à sa canne, elle parcourut, d'un pas lent, la centaine de mètres qui sépare son domicile du bas de la Grand-Fontaine. Grâce au funiculaire, elle parvint à monter, sans peine, à la place Georges-Python. A la gare, elle prit le bus pour aller à Ecuwillens, d'où elle poursuivit son périple à pied, jusqu'à Posat, empruntant un tronçon du chemin de Saint Jacques de Compostelle.

Afin de stimuler son effort physique, elle murmurait :

*Je vais à Posat où se trouve la chapelle de Notre-Dame
et le mémorial du bienheureux Apollinaire Morel.
La source est le but principal de ma randonnée.
Je m'y rends au mois de mai, le mois des amours,
période de fécondation et de rut.
Le dernier jour du mois de mai
est mon ultime espoir de trouver un mari
et de rompre avec ma vie de vieille-fille.*

Depuis l'âge de vingt-cinq ans – âge où elle avait coiffé Sainte-Catherine – Charlotte consacrait ce jour printanier à son pèlerinage de vieille-fille. Même si elle approchait de la huitantaine, la dame était, encore et toujours, célibataire. Elle restait pourtant optimiste, convaincue que, tôt ou tard, elle trouverait chaussure à son pied.

A Posat, Charlotte entra dans la chapelle, le temps de prier un *Ave Maria* et d'avoir une pensée pour le bienheureux Apollinaire. Certes, la grande fresque retraçant le martyr du père capucin avait été effacée, voici quelques années, lors des travaux de rénovation. Un portrait et une statuette rappelaient néanmoins le souvenir du religieux, originaire de cette localité sarinoise.

Sur le flanc abrupt de la rive droite de la Glâne, une fontaine était alimentée par une source qui coulait de dessous le sanctuaire. C'est à cet endroit que la dame âgée se rendit dans l'intention

de perpétuer le rituel auquel elle s'adonnait depuis sa jeunesse. Elle sortit de son sac un arrosoir en plastique et un sarcloir, outil avec lequel elle creusa un trou de quelque dix centimètres de profondeur. Puis elle s'assit sur un muret, glissa une main dans la poche de sa veste et se saisit d'un bloc-notes et d'une plume à encre. Véritable magicienne, celle qui avait été institutrice durant de longues années aimait jouer avec les mots. Elle les imprégnait de tendresse, d'espérance ou de violence, les transformant en exposé pédagogique, en réflexion philosophique ou en rêverie sentimentale. Aujourd'hui, elle voulait donner à son message un impact chargé d'espérance. Dans sa tête, elle avait ressassé un texte qu'elle calligraphia soigneusement. Elle le lut ensuite à voix basse :

*Mai, joli mois de mai,
exauce enfin mon vœu !
Permits-moi de rencontrer le prince charmant,
celui que j'attends depuis si longtemps !*

Alors, la femme se leva et enfouit le manuscrit dans le trou qu'elle avait excavé. Elle le recouvrit minutieusement de terre et arrosa le tout avec de l'eau puisée à la fontaine. Une fois le labeur achevé, elle soupira profondément et se recueillit. Elle ferma les yeux avec ferveur. Oui, elle était confiante, convaincue que, cette fois-ci, elle ne rentrerait pas bredouille.

Perché sur l'avant-toit, au-dessus du point d'eau, un écureuil observait la scène d'un air amusé et complice.

Charlotte, pour sa part, avait déjà la tête ailleurs.

En toute hâte, elle entama l'étape suivante de son pèlerinage. Elle clopina jusqu'à l'auberge de la Croix d'Or, où, comme chaque année, elle savoura le *Güggeli im Korb*, délicieux coquelet grillé, servi avec des frites, dans un panier en osier.



Claude Maier, né à Berne, en 1948. Egalement membre du comité de la Société fribourgeoise des écrivains (SFE) et de l'Académie des lettres de Nova Friburgo (Brésil). A publié : *Policarpa, le silence de ceux qui hurlent*, roman (Paris, Editions de la Société des Ecrivains, 2003), *Mosaïque de fleurs, avec ou sans épines*, recueil de poèmes et d'histoires courtes (Sierre, Editions à la carte, 2005) et *Le Secret de Pacifique Ruffieux* (Sierre, Editions à la carte, 2009).

Frédéric Mairy

Le bonheur est une photo de Chagall

Dans les années 1950, le photographe Philippe Halsman réalisa une série de portraits de célébrités auxquelles il demanda de sauter, verticalement, espérant que son invitation – « jump ! » – permettrait de faire tomber leur masque. Marc Chagall fut l'un de ces heureux sauteurs.

de chagall deux choses

et d'une
quand on l'appelait maître
il répondait
centimètre

deux
en vacances
au bord de la mer
il peignait des galets
que son fils lançait
dans la méditerranée

de chagall encore ceci
le titre d'une biographie
écrite par le fils aux galets
quelques pas dans les pas d'un ange

de sa vie
ne rien dire d'autre ici
que celle de ce petit peintre ailé
décorateur des grands fonds

pour le reste s'en remettre
à son portrait volant

sur l'image
à trente centimètres du sol
corps droit
jambes tendues
bras légèrement écartés
souriant aux siens
il vole

1955
bientôt
un vieux monsieur
mais ses ailes
pas plus que son âge
ne se voient

sautez
lui a dit le photographe
qui a dû être surpris

sauter
les anges ne savent pas
à peine décollés du sol
incorrigibles farceurs
ils volent

d'un battement
d'un seul
d'un éclat de rire d'un seul
chagall l'ailé
s'est porté si haut
que d'une folle mèche grise
il a caressé
le plafond de la photo

avec lui le ciel
derrière lui les arbres
en dessous l'herbe
rase et marquée
de l'ombre du sauteur
comme tirée nette à trois heures

le temps les anges
ont le leur
ils sont leur propre cadran
la position des aiguilles
n'est que pure facétie

grandir vieillir rêver voler
pas seulement être là
mais

en être
sans rien peser

toute l'importance
de la légèreté

pas une question d'ailes
évidemment
ni de vitesse de battements

ce qui le porte chagall
le transperce
c'est le monde
le monde qui
ne s'offre qu'à ceux
qui en acceptent le présent

à trente centimètres du sol
corps roi
âme reine
le monde dans l'une
l'autre dans l'un
le petit peintre
du bord de mer
s'est fait galet volant

le bonheur est une photo de chagall
avoir su le saisir tient du miracle

le cadeau d'un ange assurément



Frédéric Mairy a publié à ce jour deux ouvrages : *Bref éloge de la fin* (Genève, Editions d'autre part, 2011) et *De verdiens de cerises de neige* (Nicolas Bouvier, suite), avec des images d'Eric Rechsteiner (Genève, Slatkine, 2010). Il tient à l'adresse www.transport-public.ch une petite chronique du temps qui passe. Il est également metteur en scène et directeur adjoint au Théâtre du Passage, à Neuchâtel.



Françoise Matthey

Tu avais compris bien avant que je ne sache

Suis-je ce rêve
cloué au mur par l'ombre de ta mort ?
ce trop d'été pour trop de peine ?
ce trop d'espace laissé ouvert ?

Ai-je vraiment entendu
le chant du minéral brisé par ton envol ?

A la croisée de l'éphémère
il me semble...

Non
Je ne sais rien de ton miroir vide à jamais
ni des graminées portées, légères, loin du canal

Dans l'été de mes ardeurs, prises au collet des énigmes, lorsque ton âge affranchi de l'usure terrestre s'émerveillait simplement de l'iris jaune et du bleu-mémoire de la tendre ancolie, je dansais insouciant sur d'incertaines rives, j'arpentais, allègre, les vertiges, je nommais, j'affirmais.

Aujourd'hui la chaise où je venais respirer ta tendresse règne sur d'autres lieux, d'autres vendanges.



Le bruissement de mes sens
m'a-t-il empêché de voir venir ta mort ?
Tu avais compris bien avant que je ne sache
mais tu n'avais parlé
pas même à voix basse
ni d'une rive ni d'un passeur
pourtant même en pleurant dans tes mains
je t'aurai accordé l'obole du passage
je t'aurai...

*

D'une fée au regard d'étoiles tu avais reçu un pays, un moulin. L'eau y était une saison. Ta vie durant, tu avais regardé la rivière, les arbres, et appris qu'ils enfantaient lumières et sonates et oiseaux. Sous mes robes de petite fille tu m'habillais de laine. Tu cousais dans mes yeux des histoires d'hirondelles et de loups. La Forêt Noire et ses vallons effleuraient le timbre de ta voix.

C'est le vent des Vosges qui défaisait mes nattes.

*

Et puis tu es partie sans bruit
dans l'odorante jonchée
des menthes et des rivières
là où l'âme s'effeuille
où le corps se termine
partie discrètement
comme on quitte une chambre
sur la pointe des pieds

Je n'ai hélas rien pressenti de tes adieux secrets
ni deviné l'affolement de ton cœur tellement inquiet d'aimer
Juillet a juste explosé du rose pourpre des rhododendrons
défait l'ourlet tumultueux de mes folies secrètes

Aujourd'hui comment dire sans naufrage
ton visage maternel ?
Comment trouver le nombre d'or
de ce paysage nouveau qu'on recouvre de fleurs ?

*

Le vide est apparu
Puis la terre, poignée par poignée
Le temps va donc passer
et c'est soudain comme une débâcle :
Des années par dizaines s'éboulent
des parfums des images

Contre mon épaule raidie une foule coulisse
Les mots voudraient dire et pourtant ne le peuvent

Je sais désormais tout des cendres et de la terre
tout de la grâce d'une vie vécue de bout en bout.

*

Il suffit dès lors que je sois née de ta folle espérance, que le ciel n'y ait été pour rien, qu'ensemble nous ayons pu écrire des larmes que d'autres auraient reniées, qu'au-delà de tes bras engourdis nous aient été donnés d'inestimables jours, que l'or des promesses conduites ou malmenées ait creusé sans trêve des chemins creux où j'ai pu transiter, que dans ta dernière chambre j'aie pu voir entrer les pommiers du moulin leurs pommes et leurs oiseaux, qu'à chaque trouée de bleu ou encore de vert mon regard né du tien puisse se défaire des nostalgies diffuses pour qu'alors la vie me revienne.

Françoise Matthey est née à Strasbourg. Partage sa jeunesse entre l'Alsace et la Suisse. Vit dans les Franches-Montagnes. Médiathécaire. Son dernier recueil : *L'Or dans la poussière des seuils* (Moudon, Empreintes, 2009).



Denis Petitjean

Tranche de nostalgie

Alors, mon cher Paulet, tu raccroches ? C'est ce que m'apprend mon journal préféré à l'heure du petit-déjeuner. En vertu de quoi est-il « préféré » ? A dire vrai, je n'en sais rien. Vu que nos journaux régionaux ne diffèrent que par le titre – le contenu c'est kif-kif, bonnet blanc, blanc bonnet – il n'y a aucune raison pour que celui que je viens de

lire soit mon préféré plutôt qu'un autre. La formule n'a donc pas de sens.

Je crois que je m'égare un peu. Je te disais donc que mon journal m'annonce par un grand titre et photo à l'appui que tu décides de tirer ta révérence, à l'âge de soixante-dix ans et après cinquante ans de musique

de danse au sein de ton illustre formation, connue loin à la ronde sous le nom exotique de *Los Renaldos*. Les *Los*, disions-nous, pour faire court. Selon tes estimations, cela représente plusieurs milliers de bals-musettes. Un exploit loin d'être à la portée du premier accordéoniste venu. Chapeau bas, l'artiste !

Dans combien de villes et villages, salles et jardins, sur combien de places publiques et podiums de notre coin de pays, toi et ton orchestre, n'avez-vous pas fait valser le monde, égayé les guinguettes et les bars ? Et à chaque fois, le succès était au rendez-vous. Les *Los* déplaçaient les foules. Jeunes et moins jeunes, arrivions de tous côtés, des fermes les plus retirées et par tous les moyens de locomotion possibles pour être de la fête. A pied ou à vélo le plus souvent. Quelques privilégiés frimaient avec une moto Condor. C'était aussi le temps des premiers scooters. Les voitures, sans être vraiment rares, étaient encore peu nombreuses. Au point qu'on s'entassait parfois jusqu'à 10 dans une 5 places.

Si j'en crois toujours ma feuille de chou, tu serais donc nostalgique de ces années-là. Moi aussi, figure-toi. Si tu savais avec quel délicieux plaisir je succombe à la nostalgie dès que résonne en moi, enivrante sonorité, le nom de Los-Re-Nal-Dos. Ce ne sont pas quatre syllabes que j'entends mais quatre notes de musique à ce point jouissives que je me mets aussitôt à fredonner une moisson de vieux refrains : *Un clair de lune à Maubeuge, Sous les ponts de Paris...* Puis, comme par enchantement, sans effort, ni besoin de cliquer, mon écran interne s'allume. Porté par les ailes de la nostalgie, me voici illico aux Trois Sapins, à l'Ours, au Cheval Blanc... Mes amis sont là, endimanchés, patchoulisés, rasés de près. Impatients, fougueux comme les poulains de nos pâturages, nous attendons que ton orchestre s'installe. Mais qu'est-ce qu'il prend comme temps pour tirer quelques câbles et régler la sono. Beaucoup trop. Et ce n'est pas fini. Reste encore à accorder les instruments, à régler la hauteur d'un lutrin, resserrer une vis... Autant de minutes qui nous paraissent une éternité. C'est un samedi soir ou un dimanche après-midi ? J'ai le choix. D'un simple clignement de paupières, je zappe. Les images se fixent une seconde, se dissipent et surgissent à nouveau. Flux et reflux de la nostalgie. Ah ! quels moments merveilleux. Ne trouves-tu pas que la nostalgie nous offre des programmes sensationnels ? Gratuits en plus. En attendant que la fête démarre, je savoure un *amer picon* bien frais, reluque les filles, plus élégantes et pimpantes les unes que les autres, fleurant bon la violette ou le muguet. Vêtues de leur plus belle robe à fleurs ou d'une jupe plissée, elles arrivent par petits groupes de deux, de trois,

d'humeur folâtre, se rassemblent autour d'une même table, papotent. Josiane, Anne-Marie, Michèle viennent d'arriver. Et Christine, viendra-t-elle ? J'espère, elle m'a promis d'être là. Même qu'elle m'inviterait au premier tango bleu.

– Prends garde, c'est sans doute l'âge, susurre, importune, une petite voix qui m'ordonne de revenir sur terre.

– Quelle rabat-joie ! Laisse-moi revivre les beaux instants de ma jeunesse.

– Le passé est le passé. Il faut vivre avec son temps, affirme-t-elle, autoritaire.

– Il n'y a pas de mal, une fois ou l'autre, à rembobiner le film, à s'offrir une bonne tranche de nostalgie. Pourquoi me le reprocher. S'agirait-il d'un plaisir malsain, comme l'autre, celui qui rend sourd ?

– Ne confonds pas tout. Je veux simplement te dire que la nostalgie est à consommer avec modération. A doses homéopathiques. Sinon tu risques l'addiction.

– L'addiction à la nostalgie. Elle est bien bonne. Ce n'est pas une drogue dangereuse que je sache.

– Je t'aurai mis en garde.

Comment mettre un terme à ce dialogue moralisant et franchement insupportable ? Comment couper le son à cette voix affreuse désagréable, emmerdeuse de première, empêchuse de jouir en paix ?

Quelle aille donc au diable ! Car il faut que je te raconte, cher Paulet, l'intensité avec laquelle je vivais ce moment particulier, ce moment précis où, toi et tes amis musiciens, aviez enfin réglé sons et lumières et fini par accorder vos violons. Ce moment où tout le monde était prêt, sauf toi, vers qui convergeaient tous les regards et se tendaient, avides de musique, autant de paires d'oreilles. Enfin, tu te décidais. Respectueusement et avec une infinie lenteur, tu te penchais vers l'instrument resté à tes pieds. Toujours au ralenti, comme dans les films, tu te baissais, fléchissais un genou, glissais une jambe sur le côté, assis en équilibre sur le bord extrême de la chaise. Puis, tu passais le bras droit dans la bretelle de cuir et, de la main gauche, tu la faisais passer, tout en la caressant, sur l'épaule droite. Le poignet gauche passait ensuite sous une autre lanière de cuir. Enfin, tu finissais par enlacer amoureuxment ton accordéon. Non sans peine, tu parvenais à le hisser avec précaution sur tes genoux,

protégés par un morceau de tissu. Imposant, superbe, l'instrument aux couleurs vives, rutilait dans la lumière ainsi que la marque *Horner*, visible de loin, écrite avec des « rubis ». Après avoir caressé le clavier de haut en bas, de bas en haut, tu assouplissais tes doigts, tapotais fébrilement des dizaines de touches d'où ne sortaient que des cliquetis secs et arides de machine à écrire.

Je trouvais tous tes gestes d'une lenteur désespérante alors que mon cœur ne cessait de battre la chamade, impatient qu'il était de savoir sur quel rythme tu allais ouvrir le bal. Car le rythme, vu mes piètres qualités de danseur, constituait, à ce moment-là, le plus obsédant de mes soucis. Les rythmes lents, les rythmes binaires me convenaient assez bien. Disons, pas trop mal. Par contre, manquant de souplesse et de mobilité, mon corps ne s'adaptait qu'avec peine aux contorsions et aux nouvelles danses capricantes venues d'ailleurs.

Dans l'attente cruelle des premières notes, je piaffais d'impatience. Le suspens était à son comble. Tu n'imagines pas l'intensité de l'émotion, les convulsions du cœur que j'éprouvais à cet instant. Mon destin dépendait de tes dix doigts. Soit, j'invitais Josiane à danser – c'est sur elle que j'avais plus ou moins jeté mon dévolu – soit, victime de ma pusillanimité, je restais vissé sur ma chaise. Tout était donc une question de rythme.

– Un Paso doble, vas-y me poussent les copains.

– J'attends la danse suivante. Je prendrais bien encore un *amer picon*.

– Une valse anglaise, allez courage !

– Pour me lancer, je préférerais une marche.

Hélas, quelques *amer picon* plus tard, le rythme, quel qu'il fût, ne me convenait toujours pas.

Denis Petitjean est né en 1938 à Moutier (BE). Chroniqueur. Publications : *Au carrefour du temps : souvenirs d'une enfance dans le Petit-Val*, récit (Neuchâtel, Alphil, 2006), *Enfances partagées : moments de vie d'un internat scolaire*, récit (Neuchâtel, Delibreo, 2009). Contribution à la revue *Intervalles* et à plusieurs ouvrages collectifs, notamment *Tour de Moron : une région, une histoire, un livre* (Moutier, Editions Pro Jura, 2008).



Gilbert Pigeon

L'Année du lapin

(Journal 2011, extraits)

15.1

Les petites filles ont des oreilles en escargot.
La lune les traverse comme l'ambre des vitraux.
Elles se trémoussent en tutu abricot
et roulent des yeux de princesses orientales.
Les petites filles plongent leur tête sous l'eau,
jouant les Ophélie sur un tapis de mousse.
Les éclats de leurs rires volent dans les airs
et retombent sur le sol avec des tintements de monnaie.
Les petites filles adorent qu'on les photographie,
prêtes à toutes les poses, toutes les exhibitions,
sous les yeux carnivores des voleurs d'images.
Les petites filles ont plus d'un tour de malice
dans leur sac et quand elles pleurnichent,
c'est qu'elles rient derrière le rideau de leur frange
de cheveux, de fausses perles et de feintes larmes.
Tout en elles est toc clic tic et clinquante tristesse.
Elles mendient sans vergogne les caresses et ne pleurent
que pour être inlassablement, tendrement consolées.
Les petites filles sont des monstres de fausseté.
Elles cultivent les mensonges dans des paniers
tissés de mots tressés de belles promesses.
Elles mentent comme des arracheuses de vent.

15.2

En pays d'abondance, les corneilles sont obèses.
Elles ne quittent le sol qu'à regret, en piaillant de désappointement
lorsqu'on s'approche d'elles. Leur distance de sécurité s'est progressivement
réduite à deux ou trois pas de condescendance sauvagerie. Au-delà, on ne les intéresse pas.
Leur œil luisant d'une troublante intelligence considère l'intrus sans aménité.
Mais il a perdu son rôle d'alarme préventive. Le regard est devenu presque familial.
Les corneilles appartiennent désormais au corps municipal d'évacuation des déchets.
L'envol laborieux des éboueuses, alourdies d'un trop plein de substance, fait peine à voir.
On dirait un décollage de fonctionnaires aspirant à la retraite.

20.3

Toujours polis,
immuablement souriants,
prompts à s'incliner
les mains jointes
en signe de soumission,
les survivants ont dit fermement :
Non !
Reprenez vos bêtes.
Retournez chez vous.
Il n'est pas digne
que nos chers morts
soient révélés
par des chiens.



18.5

Une grande variété de voix habite en nous,
comme les oiseaux une volière,
et chacune, selon son origine, piaille,
jacasse, roucoule, stridule ou module.
De ce charivari, il faut extraire le son particulier,
la voix originale et unique de l'oiseau rare qui dit :
JE.
Chaque être renferme une forêt de voix
balayée par le vent de l'oubli et soumise à la hache.
Chaque mot résonne comme une redite accordée
au temps nouveau, une rengaine mille fois serinée.
Nulle originalité, nulle invention sans amnésie.

25.7

Je me suis glissé
dans l'oreille de la pianiste,
toboggan de velours rose,
cependant que ses mille pattes
apprivoisaient l'ivoire en cascades
de notes vertigineusement creuses
(Rachmaninov).
Je me suis blotti au cœur
de ce parfait coquillage
et la pulsion de l'océan
a étouffé le prétentieux concerto.

8.8

Logé au cinquième étage, j'avais la désagréable impression
que quelqu'un m'observait depuis l'immeuble d'en face.
Afin d'en avoir le cœur net, j'ai loué l'appartement contigu
à celui de mon observateur – un trois pièces, cinquième étage, tout pareil au mien – qui
venait opportunément de se libérer.
Sitôt installé, sans même prendre la peine de disposer quelques meubles,
au cas où mon voisin direct se méfierait, muni d'une paire de jumelles,
chaque matin j'observais attentivement mes faits et gestes.
Mais comme rien de notable ne survenait, que personne n'apparaissait
à ma fenêtre ou sur mon balcon, je regagnais mes pénates en fin d'après-midi
et y passais la soirée à regarder la télévision et la nuit à rêver de persécution.
Mais chaque matin, dès mon réveil, écartant discrètement le rideau,
j'avais l'impression que quelqu'un m'observait de la fenêtre d'en face.
Je me hâtais alors de rejoindre mon poste dans l'appartement désert
où j'attendais patiemment que le jour tombe.

10.10

Moineau friquet,
effronté pickpocket,
sautille sur la nappe
et, sous votre nez,
soutire de la corbeille
une pleine tranche
de pain paillasse.
Il s'en régale dans les lauriers
en pot avec ses copains.
Puis l'un des voyous
– ou le chapardeur en personne –
se perche sur l'un des platanes
ombrageant la terrasse.
En guise de remerciement,
il vous chie sur le crâne.
Quelle morale tirer
d'une si déplorable fable ?

9.12

Il a une tête à chapeau.
 Sans chapeau, il ne sait plus où donner de la tête.
 C'est son heaume, son plumet, son signe d'autorité.
 En fait, il a du boulot par-dessus la tête, il court, il court,
 et le chapeau menace de s'envoler
 à cause du vent chargé de neige
 qui souffle en tempête et lui souffle à l'oreille :
 « Tu n'aurais jamais dû t'accorder cette promenade ! »
 Il le sait. S'il n'en tenait qu'à lui,
 il resterait bien au chaud de son lit,
 au lieu de courir, de s'agiter, de foncer,
 de mener sa carriole à moteur sur les chapeaux de roue.
 Et voilà, c'est dit, c'est avoué : il n'aurait pas dû !
 Et le chapeau, du coup, n'en fait qu'à sa tête ;
 il s'envole, il s'envole de son crâne d'œuf, d'un coup, très haut,
 très loin, comme un oiseau libéré de sa cage d'os,
 parce qu'il en avait marre de couvrir
 une tête d'idiot.

Gilbert Pigeon vit entre Auvernier (NE) et Delémont (JU). Dernières parutions : *Léa* (Carouge, Editions d'autre part, 2011), *La Cavale du banquier* (Vevey, L'Aire, 2011), *T* (Lausanne, L'Age d'Homme, 2012).



Ferenc Rákóczy

La vie n'est qu'un songe ! Mais je t'en prie, ne me réveille pas

Proverbe yiddish

Dans mon souvenir, ce serait pendant la canicule de 2003 que j'ai commencé à me poser les questions qui, à ce jour, n'ont de loin pas toutes trouvé leur réponse. Ça concernait d'abord ma famille, et puis Jonas, mes rapports à Dieu et à la religion, mais aussi le changement climatique qui déjà m'inquiétait beaucoup. Ce sujet-là, évidemment, tout le monde – ou presque – commençait à s'en préoccuper. Comment aurait-il pu en être autrement ? Chaque matin, après la sonnerie du réveil, on avait beau se précipiter sur le thermomètre, toujours le même constat : encore un degré de plus !

Le jour où commence cette histoire, il faisait déjà si chaud à la première heure que j'ai beaucoup hésité à me lever. J'habitais sous les toits et, figurez-vous, la fenêtre ouverte toute la nuit n'y avait rien changé. Impossible de fermer l'œil. Alors j'ai vraiment dû m'armer de tout ce qui me restait de volonté pour sortir dans la clarté phosphorescente, me traîner jusqu'à l'ombre d'un petit auvent ajouré où, en

désespoir de cause, je demeurai longtemps sans bouger, comme lesté de plomb. Après quelques minutes d'une densité de vide si totale et si exaspérante qu'on avait la sensation de racornir, comme aspiré de l'intérieur par tous les pores béants, je m'assis dans l'embrasure d'une porte cochère pour m'habituer à la touffeur. Sensation des plus déplaisantes, croyez-le. Au bout de la rue, des hommes en short et débardeur s'escrimaient sur des meubles qu'ils chargeaient dans une camionnette. Bon, tout ça me donna un peu de courage. Posant avec prudence un pied devant l'autre, je repris le chemin de l'école.

Tout en remontant sans me presser la rue, je ruminais au sujet de la canicule. Que penser de tout ceci ? L'humanité, à force d'excès et d'inconscience, avait-elle franchi le point de non-retour, ce point de basculement que prédisent les climatologues ? Tout d'abord, le thermomètre avait décollé jusqu'à vingt-neuf degrés. Ce n'était rien encore. Rien du tout. Une semaine plus tard, on en était à trente



et un. Puis bientôt trente-trois. Il fallait s'y attendre, on a rapidement dépassé les trente-cinq – je parle de degrés Celsius bien sûr. Et pas le moindre souffle d'air en perspective. Impression de tremper dans une soupe primitive, à la fois intemporelle et bouillonnante, comme si le monde n'était pas créé encore. Étrange mélancolie de la lumière, de ces croûtes d'asphalte qui se formaient partout, comme en suspens dans le trop-plein de leur matière, et, tout proche, plus proche que jamais, le soleil, tel un caillou presque transparent, d'une netteté qui blessait les yeux.

L'avant-veille, après avoir étudié tard, je venais de prendre une résolution définitive : dès la fin du trimestre, j'abandonnerais l'emploi de pion pour lequel j'avais été engagé après mille tergiversations dans un lycée catholique qui se justifiait de vivoter financièrement en réinsérant une poignée de laissés-pour-compte du système éducatif national. But louable ! Mais maintenant, je le savais : la charité n'a jamais permis à quiconque d'apprendre quoi que ce soit, et ce qu'on acquiert dans la vie, c'est toujours au prix fort. Pour moi qui me tâtais, cela avait constitué une expérience des plus probantes. En effet, je n'éprouvais qu'aversion pour les élèves, desquels j'étais trop proche en âge pour en imposer, et j'avais beau faire, j'étais las des coups de semonce et de marchander sans fin sur la discipline.

Toujours est-il que le jour en question, j'avais fini par arriver en nage dans la classe que j'étais censé surveiller après la messe qu'on nous avait expédiée dans la petite chapelle mariale qui faisait davantage penser à un chaufour qu'à un lieu de culte, avec ses vitraux représentant Saint Benoît-Joseph Labre, notre gyrovague patron, en prière au milieu des ruines du Colisée.

Juste avant la fin de la récréation, comme nous traînions sans énergie dans l'ombre bleuâtre des platanes, mon frère surgit soudain près du portail mangé de rouille. La main en visière, sûr de lui, son regard balaya rapidement l'espace inondé par la lumière aveuglante. Il s'avança de quelques mètres encore, s'arrêta, indécis. On pouvait discerner le contour de ses semelles dans le bitume, c'étaient d'irrégulières empreintes noires qui semblaient sortir de terre, comme autant de traces presque énigmatiques dans leur profondeur même. Dès qu'il m'eut aperçu à l'autre bout de la cour, Simon s'élança dans notre direction, fendant comme un boxeur de foire le groupe de collégiens qui lui barrait la route, bousculant sans ménagements l'un ou l'autre cancre mal éveillé, et parmi eux la forte tête de la classe, un crétin irrécupérable, ce qui ne manqua pas de déclencher dans l'assistance une kyrielle de rires complaisants. Sans même un salut, il m'entraîna dare-dare, jouant des coudes en sens inverse.

– Qu'est-ce que tu fabriques ici ? ai-je demandé un peu sottement.

Nous nous sommes retrouvés à l'écart, face à face, nos visages instantanément couverts de ruisseaux de sueur, le buste incliné dans cette attitude de saurien qu'on met souvent en rapport avec notre air de famille – je suppose que nous devons surtout évoquer deux joueurs de rugby à deux doigts de sauter l'un sur l'autre, le traitement cavalier que je venais de subir rajoutant à la confusion.

Je m'apprêtais d'ailleurs à me rebiffer, mais il me devança, laissant tomber la nouvelle au beau milieu d'une accolade à la fois ferme et visqueuse, comme s'il redoutait de voir mes jambes se dérober sous moi :

– Voilà. J'ai voulu que tu le saches en premier.

Quelque part au-dessus du préau, une sonnerie stridente déchira l'air. Un quart de seconde, je crus que je me trouvais dans un rêve ou, pour être plus précis, en cet instant flou où l'on émerge du sommeil, quand le monde n'a pas encore repris entièrement ses droits et que l'être penche tantôt du côté de la semi-hallucination,

tantôt du côté d'une réalité perçue avec toute la douleur des choses déjà perdues. Puis je me mis à pleurer, mes larmes tièdes avaient un vague goût de tourbe, cela se mélangeait bizarrement à une fadeur d'herbe, de tagète, de fer-blanc. Caractère hallucinant et proprement insaisissable de l'expérience de la mort, qui nous emmène aux confins de la détresse, d'un seul coup, même quand on s'y était préparé. Mais préparé, l'est-on jamais ? Je ressentais au fond de ma poitrine une contraction atroce, pénétrante, et cela pulsait comme un second cœur, à contretemps du premier.

– Qu'est-ce que nous allons faire ? Les parents sont en Amérique ! m'écriai-je entre deux sanglots étouffés.

Il réfléchit un moment, puis haussa les épaules avec fatalisme :

– Allons ! Ne t'inquiète donc pas, ils vont nous envoyer quelqu'un pour les obsèques. De toute façon, ses dernières volontés sont claires : pas de prêtre, ni rien de tout ça.

– Mais il sera enterré au cimetière juif ?

– Où ailleurs ? Il en sera ainsi, certes, que Dieu nous en soit témoin.

Comme une foule compacte affluait pour ne pas perdre une miette du spectacle, il cracha à leur adresse :

– Quant à vous, tas de morveux, fichez-nous la paix...

J'entendis dans mon dos des exclamations irritées, « pour qui il se prend celui-là ? », quelques quolibets indistincts suivis du mot « bouffon » que je perçus à peine au milieu du tapage des petits. Je m'y attendais, c'était l'habitude. Simon, lui, ne broncha pas, se contentant de les foudroyer du regard, et je dois dire qu'il en imposait, avec sa silhouette de boxeur, son regard sombre, son profil de mauvais garçon, alors qu'il me poussait négligemment devant lui, comme s'il était évident que je ne pouvais pour ma part en aucun cas prétendre à cette catégorie. Un belliqueux « pauvre cloche » fusa encore, puis la sonnerie nous déchira les tympanes, les conversations se délitèrent dans le brouhaha habituel, direction les salles de classe, la réclusion obligatoire derrière le pupitre chauffé à blanc.

Voilà mon frère tout craché, me dis-je : on le regarde de travers, on l'insulte, et lui, ça l'amuse. Pour la forme, il maugréa un moment contre la canicule et les babouins fatigués dont j'avais la surveillance, mais je sentais l'ennui poindre sous ces amabilités de circonstance. Il paraissait distant, préoccupé, aussi distant et préoccupé que pouvait sans doute l'être un étudiant à la fin du premier cycle d'études en médecine. N'insistons pas, mais le fait est que je ne l'avais plus vu depuis six bonnes semaines, car il passait toutes ses soirées dans les bibliothèques à pâlir derrière les manuels d'anatomie, de physiologie et chimie organique. Quant à moi, j'allais sur mes dix-neuf ans, fréquentais la synagogue et croyais dur comme bois à la justice, à la capacité des hommes d'aimer et de vivre en paix, sans mensonges ni faux-semblants.

(Tiré de « Jonas dans le ventre des mots », roman à paraître en 2012.)

De mère suisse et de père hongrois, **Ferenc Rákóczy** est un poète né à Bâle en 1967. Il a grandi dans le Jura. Il vit et travaille en tant que psychiatre à Lausanne. L'Age d'Homme (Lausanne) a publié l'ensemble de ses livres, dont un ouvrage poétique sur l'état de la planète et l'engagement de la conscience dans la lutte contre la perte du sens (*Eoliennes*, 2007), un recueil d'aphorismes (*Dans la noix du monde*, 2008) ainsi que récemment un ensemble de récits (*Laissez dormir les bêtes*, 2010).

Pascal Rebetez

Le galeriste des confins

Jeune, il était peintre en bâtiment. Il connut un grand artiste régional dont il suivit quelques conseils, avant de se déclarer artiste lui-même, ce qui tombait bien puisque la généreuse créature qu'il venait d'épouser entamait une carrière d'institutrice, qu'elle mène encore trente-cinq ans plus tard. Contrairement à lui qui rangea bien vite ses pinceaux. Comme il avait un revenu assuré par sa femme et une grande maison héritée de ses parents, et pour ne pas s'ennuyer, il conçut de faire une galerie d'art dans sa grange inoccupée. Il courut les subventions publiques et sut forcer admirablement les bénévoles à entrer dans son jeu. C'est que le gars gagne la sympathie, avec ses coups de gueule contre les gâtés de la vie, son air bourru qui semble cacher une fine intelligence alors que celle-ci, à l'emploi, se révèle bourru elle aussi.

Mais qu'importe, il n'ennuie finalement que les autorités budgétaires et laisse un peu d'illusion frelatée aux artistes qu'il invite dans ses cimaises dont il prétend qu'elles sont belles car indépendantes.

En fait, il cherche la notoriété et est prêt à tout pour qu'on parle un peu de lui, pour que ces « cons de la TV » enfin

se déplacent, pour que ces « couillons de lémaniques » comprennent que c'est dans ses confins à lui que la vraie vie existe et le meilleur art, etc.

Son grand coup, c'est d'avoir réussi à inviter l'Artiste International. Sans se rendre compte le moins du monde qu'il patauge ainsi dans le déjà-vu et le ringard, mais pour s'en rendre compte, il faudrait de la jugeote, or le gars n'en possède pas pour trois sous, il croit sa carrière faite et venue sa reconnaissance internationale.

Le grand galeriste méprisant les médias vient tout mielleux demander un texte à l'écrivain, par ailleurs journaliste télévisuel, ça peut servir, en toute liberté, comme il veut, quoi. L'écrivain hésite, de moins en moins favorable aux préfaces putassières et autres ronds de jambe pelli-culaires. Mais par amitié pour ce gars qui œuvre pour la culture et les arts, il se fend d'un texte ironique, un peu à la manière de l'artiste dans une sorte d'hommage mis en abîme.

Eh bien, l'éminent galeriste n'a pas apprécié. Il n'a même pas eu le courage de le faire lire à l'artiste, qui d'ailleurs n'était même pas présent au vernissage. Il s'est

même retranché derrière une vague décision de comité pour refuser de l'imprimer dans son programme de louangeur.

En fait, la grande gueule autoproclamée est un pleutre, une baudruce et un lâche.

Ce qui fâche l'écrivain, c'est que ce gars-là l'éclaire sur la petitesse de ceux qu'il a rêvés grands, du temps de son adolescence, ceux qu'on estimait aux coups d'éclat qu'ils produisaient, alors que souvent, les coups étaient « de miroir », attendus, prévisibles, médiocres pour tout dire. L'écrivain est fâché d'avoir été abusé si longtemps par la bonhomie apparente et l'allure de je-m'en-foutiste anarchiste : tu parles ! Jaloux et prétentieux comme pas deux, arriviste comme un raté et, pour le coup, assez méchant.

Réciproquement, l'écrivain, pas rémunéré malgré ses demandes, se paie finalement de mots et se fait ainsi du bien.

Dont acte.

Pascal Rebetez, auteur d'une quinzaine de volumes, a publié en 2012 aux Editions d'autre part qu'il dirige *Les Prochains*, une série de portraits d'inconnus croisés dans sa vie.



Philippe Renaud

Le bandeau

Fenêtre de l'âme, *œil fenêtre de l'âme*, qui l'a dit ? La plupart dans ce wagon ont baissé les stores de leurs fenêtres, mais pas la femme en face de moi ; elle, tenant d'une main un petit miroir, repeint le cadre des siennes, sacré travail, comme chaque jour ouvrable dans ce train ; et toujours, dans la mesure du possible, à la même place et en face de moi, place que si elle arrive avant moi elle me réserve, sans m'en dire la raison, en y posant son manteau. Elle choisit maintenant un autre pinceau dans l'attirail rangé sur un napperon qu'elle a posé dans son giron. J'y suis, c'est Leonardo da Vinci, « l'œil est la fenêtre de l'âme ». Quel fouillis mental ! ... Je vois une image dans ma tête, à cause de

Leonardo, et une tout autre sur le napperon ! Comment vous raconter tout ce qui se presse entre mes tempes comme des têtes d'enfants en course d'école entre les montants des vitres de train baissées, du temps où on pouvait les ouvrir ? Pour y mettre un semblant d'ordre, laissons Leonardo de côté pour l'instant. Je vois ma vis-à-vis saisir une pince. Mais ce que voit ma prétendue âme, sans l'aide d'aucun œil, ce sont des arracheurs de dents hindous qui achèvent de lisser sur la terre battue les étoffes colorées où ils rangent et réarrangent leurs pinces et tenailles ; des touristes s'arrêtent, comptant assister à une séance de torture, gratuite sauf pour la victime. Car il n'y a pas



de quête après ce spectacle-là, et les opérateurs chassent les gosses harcelant les badauds.

Quand ma dentiste penche sa tête sur la mienne, je vois de tout près ses yeux, sans qu'elle s'en aperçoive, puisqu'elle regarde dans ma bouche avec ou sans son petit rétroviseur. Je ne connais pas de situation semblable, privilégiée, mais gênante comme du voyeurisme. Est-ce que quelqu'un s'en est un jour ouvert à elle ? Comme elle porte un masque d'étoffe, et un bonnet jusqu'aux sourcils, je ne vois que ses yeux, qui par leur couleur foncée, pourraient être ceux d'une Hindoue. Vus ainsi, ils ne sont ni beaux, ni laids, ce sont les parties émergées de globes multicolores et le plus souvent immobiles. Ils fonctionnent, ils ont un air de bonne santé. Privés d'un entourage idoine, ils manquent d'attrait. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder ma vis-à-vis : c'est son art, son expérience, ses instruments, ses colorants, la précision de ses gestes dont le résultat fera dire : « Avez-vous remarqué ces yeux ? J'en ai vu peu d'aussi beaux... Quelle femme ! » Mais ce que je vois en ce moment est à la fois révolté et révoltant. Mieux vaudrait détourner mon regard, mais je suis fasciné, tel un cobra par un flûtiste enturbanné. Quelle manœuvre, Seigneur ! Son pouce gauche a quitté le miroir, qu'elle tient entre index et majeur ; horizontal, plutôt maigre, ce pouce sert maintenant à abaisser de toute sa longueur une paupière inférieure, découvrant sa chair rosâtre, tandis que de l'œil on ne voit que le blanc, comme d'un œuf dur écoquillé ; le pinceau passe sur la paupière ainsi retournée, qui fait penser à un ourlet de chair pratiqué par un spécialiste. Suis-je en face d'une praticienne de la chirurgie faciale ?

Pas plus que la stomatologue vrillant des yeux mes symptômes de caries, ma vis-à-vis ne m'a jamais « regardé dans les yeux », fût-ce par une mégarde aussitôt corrigée. Ni jamais adressé un seul mot de plus que Bonjour. Si j'étais attiré par elle, ou avais envie d'échanger quelques mots, peut-être trouverais-je moyen d'accrocher son regard ; mais regarder quelqu'un dans les yeux pour la première fois peut être un bonheur ou une catastrophe : on ne le sait jamais d'avance. Vous rappelez-vous vos jeux d'enfant ? On jouait à qui cesserait le premier de fixer la pupille de l'autre, et le premier avait perdu ; ou à qui poufferait le premier de rire. Ou parfois une « grande personne » nous intimait : « Regarde-moi bien dans les yeux, et dis : Je le jure. » J'avoue n'avoir pas encore compris, ce qui s'appelle compris, pourquoi l'on dit *dans* les yeux. Mon astigmatisme, dès mes débuts scolaires, m'a fait consulter quantité d'oculistes, et m'a convaincu qu'eux seuls étaient à même de regarder *dans* mes yeux, et qu'à l'œil nu on en était incapable. J'ai demandé à l'un s'il voyait mon âme, pour toute réponse il a ri, et dit qu'il scrutait des choses plus importantes pour ma santé. J'avais douze ans, j'en fus vexé. Moi, je n'ai regardé qu'une fois dans un œil. C'était lors d'une leçon de sciences naturelles, et l'œil était celui d'un bœuf. Il était garanti de la veille, nous assura le professeur. Un commis des abattoirs venait de le lui livrer en mains propres. J'ai donc regardé *dans* cet œil, après que le maître l'eut tranché en deux ; mais je ne me souviens d'aucun détail. En revanche, j'ai un souvenir très vif de ma dernière visite chez ma dentiste, parce qu'on arrive au moment où la moitié du wagon se met à bâiller, comme un troupeau d'hippopotames. C'est aux environs des deux tiers du trajet ; comme j'ai une vue en enfilade sur le wagon, étant assis à l'une de ses extrémités, j'ai du même coup le privilège de mesurer la profondeur, le volume et la laideur des cavités buccales de la Suisse et du Suisse pendulaires. Pas une, en effet, ni un, ne met une main devant sa bouche. Toute la puissance du bâillement est concentrée dans sa contagion. J'ai beau lutter, je ne résiste pas. Mais, par habitude, j'épargne à ma vis-à-vis la vue de mon dentier. Elle, semble indemne du besoin de bâiller ;

mais par une coïncidence qui me semble trop adroite pour ne pas être voulue, c'est le moment qu'elle choisit, bouche béante, pour vérifier d'un doigt l'alignement de ses dents. J'ai le temps de passer en revue le dessus et le dessous de sa langue, et même ses côtés quand elle sort de la bouche en s'efforçant de toucher ses narines ; et, vers le bas, pour effleurer le bout de son menton – narines et menton qu'elle repoudre aussitôt. L'idée me traverse alors que je voyage en face d'une personne se dévouant pour amuser par ses grimaces de clown des chambrées d'enfants malades, de préférence cancéreux. Mais c'est une idée bien fragile, vu que ces exercices linguaux sont connus pour renforcer les muscles du visage, et que j'ai vu Maman les faire – mais jamais dans un train.

Remue-ménage dans le wagon. Les habitués savent que dans sept minutes les portes s'ouvriront en gare de Genève. Plusieurs doivent être furieux de n'avoir trouvé aucun wagon de première classe à compartiments, les seuls qui permettent de se concentrer sur un travail jamais achevé. Ils n'ont pas sorti leurs ordinateurs de leurs sacs ; ils doivent s'être dit que, foutu pour foutu, mieux valait mettre à profit cette contrariété pour rattraper un peu de sommeil ; car ils ont appris en s'endormant devant leur télé que dans le monde d'aujourd'hui on est toujours en retard de quelques heures, jours, semaines ou années de sommeil, et qu'on n'essaie plus comme nos aïeux de le trouver, mais de le chasser, surtout au bureau.

Dehors, c'est encore la nuit, il doit faire un froid de canard. On ne voit dans les fenêtres qu'un reflet trouble du wagon et de ses occupants. Je descends mes vêtements du porte-bagages. Mais, quoique prévenant, je n'ose toucher à son manteau. Elle, voilà qu'elle cesse de ranger ses outils, après une dernière vérification dans le miroir. Je comprends à divers gestes et mimiques qu'elle est insatisfaite de la fenêtre droite de son âme, qui paraît parfaite à mon regard incompetent. D'un coup sec, comme on arrache un pansement, elle arrache ses faux cils ; sans se soucier des passagers qui la frôlent en s'entassant près de la porte, elle fouille, fouille, cherchant une autre rangée de faux cils, de ceux qu'on peut fixer en deux minutes, m'a dit un jour ma femme. Mais elle doit avoir négligé de vérifier l'état de sa réserve. Elle a l'air de vouloir se mordre une lèvre, mais arrête aussitôt : rien ne sert d'ajouter une catastrophe à une autre. Pendant que les passagers déjà debout s'accrochent à ce qu'ils trouvent en tressautant sur un aiguillage, les sages restent dans leurs sièges, car le train s'arrête longtemps. Ma vis-à-vis a beau faire partie des sages, elle met aussi son manteau, en fait coulisser la ceinture. A peine ai-je eu le temps de commencer à m'interroger qu'elle coupe la ceinture en deux avec des ciseaux jaillis de son sac ; et, d'une moitié, entoure sa tête et recouvre son œil droit.

Par un manque voulu de civilité, j'arrive bien avant elle sur le quai ; dissimulé derrière un pilier métallique, je la regarde descendre les marches du wagon avec le détachement ravi d'une star sur l'escalier de Cannes. Etant la dernière, se croyant peut-être seule, elle feint de s'immobiliser pour prendre la pose. Entre les rouges sauvages de son béret et de son pull, le bandeau noir fait d'elle – enfin ! – la femme pirate dont je rêvais envoûté dans les bandes dessinées. L'implacable Princesse au Bandeau devant qui les assassins les plus sanguinaires tremblaient.

Philippe Renaud a publié des livres sur Apollinaire, Ramuz, Duchamp ; de nombreuses études critiques, des poèmes, des fictions et des essais dans des revues suisses et étrangères. Il collabore régulièrement à la revue suisse en ligne *Coaltar*. Il vit à La Chaux-de-Fonds après avoir enseigné à l'Université de Genève.

Antoinette Rychner

Notes berlinoises

janvier – avril 2012

Veteranenstrasse ; Chute, par la fenêtre
D'un sapin de Noël congédié.

Rosenthalerplatz ; Cris au carrefour !
Le chien de ces punks qui veut s'en faire un autre, qui grimpe tout de go sur une dame. Plus exactement, sur le dos de son chien.

Brunnenstrasse ; *Ich muss aufs Klo und mir ist kalt, Ich muss aufs Klo und mir ist kalt, scande ein gelber Anorak.* Au bout d'un bras il sautille. La mère : j'ai compris, mais lui : *Ich muss aufs Klo und mir ist kalt, Ich muss aufs Klo und mir ist kalt !*

Kastanienallee ; Rails du tram en plein soleil – point de fuite éblouissant.

Warschauerstrasse ; Voies *der U-Bahn* ; Touches de neige, poutres brûlées
Comme une gamme, succession chromatique des traverses.

Berliner Dom ; Comme des confettis serrés
des papiers en cendres,
Survol d'oiseaux,
Dem Dom vorüber.

Crypte des Hohenzollern ; Sarcophage d'enfant, parmi les siens monumentaux.
Tout ténébreux, charbonné par les siècles, ouvragé, empesé
De gloire grimaçante.

Bernauerstrasse ; A la barrière, vélos ligaturés
Comme autant de grains à leur grappe.

Schönhauserallee, Jüdischer Friedhof ; Silence opaque, sauf deux corneilles.
Partout, éclats de monuments,
Marbre noir,
Pierres taillées dont certaines encore debout, et bien droites
Certaines à l'*abjad* encore net
Placides, les yeux d'un chat,
son pelage d'encre.

Oderbergerstrasse ; Au bout de la rue, on entend fredonner un *nigoun*.
Au tournant, jeune père à vélo ; à ses enfants installés en chariot il récite, transmet la mélodie de prière.

U-Bahn, Linie U8 ; Cinq puceaux parlent football.

Flohmarkt am Mauerpark ; Cartons pleins de rien et de tout.

Mauerpark ; Musique de balançoire. 2 plaintes basses – une aiguë, 2 plaintes basses – une aiguë, 2 plaintes basses – etc.

Mauerpark ; Gentil petit couple grunge qui promène son rejeton en poussette vintage.

Brunnenstrasse ; Un rouquin à casquette de laine s'engueule par *Handy* interposé ; *Darf ich auch mal reden ? Darf ich zwei Worte sagen ?*

Hallesches Tor ; Ce ne sont pour l'instant que des fragments, des bouts qui flottent, mais la Spree prend, la Spree gèle, *Eis, der Spree entlang.*

Volkspark am Weinberg ; *Der Teich ist ganz gefroren.*
Patineurs du dimanche – patineurs en bas âge – des couleurs et des cris.

Marx-Engels-Forum ; Une touriste anglaise portant toque de fourrure se fait photographier sur les genoux de Marx.

Alexanderplatz ; Aux étages de verre, sur les poutrelles d'acier, ou plantés le long des escalators,
– éparpillés à ciel ouvert – comme des billes, sur la moquette de neige sale,
Dispersion d'individus par milliers.

Bernauerstrasse ; A l'arrière, le garde Schuman en pleine course,
Elle prend toute la façade, cette photo prise en 1961
Au premier plan, l'autre format géant ; pub Nike ; *Nütze jeden Vorteil.*

Schloss Charlottenburg, Park ; Boue, taupinières, rivière à demi gelée, branches encore prises, arbres nus qui se retiennent, amassent des forces, feuilles mortes de l'année dernière, détour de chemins détrempés, un tronc muni de deux yeux – sexe de femme – fermés comme des lèvres, clair tracé des chemins, chants des mésanges légères, légères, et menues comme des nonnes.

Volkspark Humboldthain ; Bonhomme de neige grisâtre, qui a perdu sa tête.

Greifswalderstrasse ; Tourne lentement un cube de plexiglas – les six faces chacune encore recouverte de sa feuille de protection,
Enseigne d'une galerie en travaux d'ouverture.

Volkspark am Weinberg ; Pelouse rase, jaune épuisé,
Fläche des Teiches noch mit zerbrochenen, schmelzenden Eisstücken gedeckt,
Des branchages, des bouteilles qui reposent sur les restants solides, tandis qu'un couple de colverts navigue dans les couloirs d'eau.

Flohmarkt am Mauerpark ; Un plein panier de médailles & insignes, où des aigles, des croix suspectes côtoient le marteau et la faucille ; souvenir pour souvenir, tous à la même.



le persil journal le persil

Jagdschloss Grunewald ; Bois de cerfs ouverts comme des bras squelettiques,
L'os des ailes, moucheté ci et là d'un début de mousse.

U-Bahn, Linie U8 ; Le clodo portant bonnet rayé, celui qui est bossu,
– toute la journée il récite.

Einsam ging ich durch die Strasse, ça commence,
Et plus loin, au fil des vers ; *Weil das Dach ist viel zu flach*.
Et il s'en va, trébuchant ses syllabes.

Landwehrkanal ; Sur une couverture, le vendeur étale ; 3 paires de baskets,
1 montre d'un autre âge, 2 parapluies.

Engel-Damm ; Un porche noir.
Silencieux, *Blindes Gebäude* aux bouches murées – odeur de cave.

Volkspark Humboldthain ; Par un tout petit trou en haut du mélèze,
une mésange entre dans sa maison marquée 43 – chiffres à la peinture rouge.

Brunnenstrasse ; Une maman voilée qui à son fils, installé dans sa poussette, fait admirer les lapins de Pâques en vitrine.

Hackeschermarkt ; devant chez Butlers,
une jeune femme assise dans un œuf d'osier marqué 57 – chiffres à la peinture blanche.

Brunnenstrasse ; Un homme avec des montures d'écaille deux fois plus grandes que son visage,
Des chaussettes rouges à carreaux,
Et sur le front, l'invisible inscription ; *ich bin ein artiste de plus*.

Brunnenstrasse 45 ;
Le printemps des fenêtres ouvertes – forte odeur de cramé qui envahit la cour.

Hermannstrasse ; *Demokratie !* gueule le mégaphone,
Demokratie ! affichent les panneaux fixés à l'arrière du vélo – passage d'un citoyen *ziemlich* engagé.

Hermannstrasse ; *Hinter dem Schaufenster*, un coiffeur barbu qui sèche la fausse blondeur d'une maghrébine hilare.

U-Bahn, Haltestelle Hermannplatz ; Reflet,
Une beauté voilée de bleu rajuste à son front le plissage.

Weinberger Park ; Du miel – odeur des buissons en fleurs.

Brunnenstrasse 45 ; Chatons épanouis, poudreux épis par bouquets aux phalanges des arbres.

Schönhauser Allee ; Carcasse de vélo.

Schönhauser Allee ; Carcasse de vélo plus minimale encore.

Museuminsel ; Premier rayon, verte douceur couverte en un clin d'œil – d'abondantes et humanoïdes pâquerettes.

Mauerpark ; Mégots, *im Gras*, et bâtons de glace,
Heineken – Beck – Feldschlossen – Radelsberger – tout un collier de capsules.

Tempelhof ; Nuée de cerfs-volants grisés en contre-jour – poudre argentée de lumière.

Brunnenstrasse ; Grand soleil, de ceux qui chauffent la peau d'après l'hiver.

Un garçon aveugle fait joyeusement aller sa canne, aux côtés de sa mère.

Mauerpark ; Œufs rouges, jaunes, bleus,
Pendus par des rubans aux brindilles des buissons.

Stargarderstrasse ; Au feu rouge, arrêt d'une 4x4. Du conducteur, juste une vision ; l'intérieur du bras gauche, *Weisse Patrioten*, hurle une suite de lettres
– en flammes,
à 110 dB le véhicule rehaussé diffuse son Noisy punk rock – Bestial refrain qui se gargarise des mots *National* et *Sozialismus*.

Brunnenstrasse, cour ; Tsi tsi bé, tsi tsi bé, font les mésanges.

Bernauerstrasse ; Nuit tombante. Chant des merles. Une pelle mécanique rangée sur la pelouse, aux côtés d'un affichage ; *Zukunft made in Germany*.

Granseerstrasse ; Une dame aux cheveux blancs ramasse sur le pavé un pfennig de cuivre.

Kopenhagenerstrasse ; Le thé fume. Tunisienne corpulente, aux longs cheveux soignés. Elle chante.
Wie geht's dir ? lui demande celui qui entre,
Schlecht ! répond-elle, et elle éclate de rire.

Brandenburgertor ; Quadriga fluorescent
Fronton flashé
Aigle surplombant
Or et vert de gris, dans cette nuit à cheval



Antoinette Rychner est née en 1979 (Neuchâtel). Technicienne du spectacle et diplômée de l'Institut littéraire de Bienne, elle est l'auteure de plusieurs pièces et d'un recueil de textes courts (*Petite collection d'instant fossiles*, Charmey, L'Hèbe, 2010). Elle a séjourné à Berlin au printemps 2012.

<http://toinette.ch>

Lucienne Girardier Serex

Portraits à l'encre volatile

Genève

Genève gare. On peut boire, acheter, boire, acheter un sandwich, boire une bière, acheter des souvenirs, boire, acheter des montres, acheter des chaussures, boire un café, acheter un journal, mais il n'y a pas un coin où s'asseoir simplement au chaud. Je vise, loin de la foule frigorifiée, un banc dont le bois m'a l'air plus avenant que le métal des nouvelles installations.

– Tu veux écouter cette chanson depuis le début ?

Une petite fille venue de nulle part manipule un iPhone rose à fleurs, elle s'assied tout près de moi sur ce quai de gare envahi par l'air polaire. Elle pose ses coudes sur mes genoux, ses cheveux, bouclés comme ceux des anges, se déversent sur mon giron et cela forme un nid douillet alors que souffle la bise glaciale. Les doigts potelés de l'ange sortent de ses mitaines, elle en joue gracieusement sur son écran. Je ne la connais pas, elle ne me connaît pas, la chanson recommence.

J'entends à peine la musique alors que le vent et les trains grondent. La petite fille chante d'un souffle léger, *Ououououououh !* et sa bouche métisse forme un rond moelleux, *je serai là, contre toi, même dans le ciel tout contre toi*, elle balance la tête de droite et de gauche.

Quel âge peut-elle avoir ?

Six, sept ans tout au plus, elle est sur scène pourtant, sous les projecteurs, elle chante juste. Elle me regarde de temps en temps pour vérifier que j'écoute bien, dans ses yeux brillent toutes les lumières du rêve, *ton ange gardien le jour la nuit !*

Sa sœur déboule dans une odeur de bonbons. Elle se met à parler, bavarder, babiller, elle a plein de choses à dire dans des vapeurs de fraise. Ses dents sont les cailloux du petit Poucet. Dans les trous laissés par celles que la souris a emportées, l'enfant laisse passer sa langue ou son bonbon, roses tous les deux. Elle fait des bulles. Qui écouter de ces deux petites choses douces et bruyantes, celle qui raconte ou celle qui chante ? Je prête l'oreille à chacune d'elles. *Tu me manqueras toujours, Ououououououh !* chante la voix légère.

– Oh, le train, regarde, il est là-haut, regarde, il vole, dit l'autre. Un train entre en gare, il se reflète sur la vitre du toit, son fracas couvre les voix. Les adultes sérieux passent rapidement dans leurs grands manteaux. Les femmes en beige serrent leur sac contre leur poitrine comme d'habitude, bien que les pickpockets soient morts de froid ; les hommes en noir marchent à grands pas vers les activités si importantes que l'on pratique dans les palais de marbre et les bureaux feutrés. Moi, je ne vois rien de plus essentiel à faire au monde que de me réchauffer dans cette brume rosée pailletée de notes cristallines et de flaveurs sucrées. Sur ce banc de bois.

– C'est un train magique, il est de toutes les couleurs et quand il part, il va très vite.

– Chut ! dit l'ange qui ne s'entend plus chanter, elle pousse sa sœur qui se place alors de l'autre côté : j'ai une oreille pour la chanteuse et l'autre pour miss bonbon.

– C'est Dracula qui conduit le train, tu le connais Dracula ? Oui, je te dis, c'est lui, c'est mon amie qui le sait, elle a une grenouille à trois yeux.

– *Je viendrai tous les soirs te parler, tu me manqueras toujours, ouououououh !* L'ange chante plus fort pour couvrir le babillage de son petit diable de soeur.

– Elle a des pieds de grenouille, des mains de grenouille, tu sais avec des parties blanches sur les doigts et trois yeux. Tu veux un bonbon ? Elle secoue la boîte pour faire du bruit, elle sourit de ses dents dispersées.

J'oublie de répondre car l'ange me colle son téléphone sous les yeux, la chanson est finie, elle veut me montrer un jeu. Ses ongles d'albâtre pianotent sur les touches, l'écran clignote, envoie plein de petits personnages colorés qui courent dans tous les sens.

– Tu veux un bonbon ! Miss fraise fâchée secoue violemment sa boîte de perles roses et décide pour moi. Elle enfile la sucrerie entre mes lèvres. Hein, c'est bon !

Le train de Berne m'enlève l'ange et le petit diable à grandes vagues d'air froid de vrombissements hostiles. C'est un monstre de métal blanc qui respire bruyamment, qui claque, qui siffle, qui avale les enfants. Du compartiment, alors que leur maman range les bagages, les fillettes montent sur les sièges, se précipitent à la fenêtre pour me dire au revoir à coups d'iPhone et de boîte à bonbons. Je reste seule sur le quai avec le vent glacial et le goût de fraise.

Sur le banc de bois.



New York

Times Square, centre du monde. Mes pas m'y ont menée malgré moi, comme une fatalité. Comme si une pente imperceptible drainait inéluctablement le visiteur candide vers ce nombril de feu. Là, chacun s'arrête, sachant qu'il est arrivé. Alors, le temps n'a plus cours, on s'assied sur les escaliers géants, sur des chaises de métal ou alors à même le sol et on laisse couler sur soi les lumières du rêve consumériste. Le centre du monde, on y est. J'avais à la main un thé épicé dans un gobelet de carton. Je cherchais à m'asseoir près d'une de ces petites tables rouges disposées sur la rue. Je marchais en regardant à la fois ma tasse trop pleine et la place débordante. Enfin, j'aperçois une chaise vide.

– Is it free ? demandai-je dans la langue d'Obama.

– Sure, sorry.

L'homme range à la hâte les papiers crayonnés qui jonchaient la table, les arrange en une pile et m'invite d'un geste à poser mon



le persil journal le persil

thé, à m'asseoir sur la chaise de fer. Voyant que je le dérange, je balbutie des excuses et lui demande ce qu'il est en train de dessiner.

– Oh ! dit-il, visiblement étonné d'avoir à rendre compte de ses croquis sur cette place bondée alors qu'il se croyait seul au centre du monde ; oh ! c'est un rêve.

L'homme me regarde dans les yeux. Il ne veut pas livrer les clefs de ses visions à n'importe qui, il me jauge. Il répond à mon indiscretion par une avalanche de questions.

– D'où venez-vous ? C'est la première fois que vous êtes à New York, qu'est-ce que vous en pensez, vous venez pour visiter ou pour raison professionnelle ?

Il est jeune encore, un peu basané, il a l'air d'un Portoricain égaré. Il cache timidement son dessin de ses deux mains, il se balance sur sa chaise, comme un enfant qui s'apprête à être interrogé par la maîtresse. L'immense paroi lumineuse derrière nous affiche un lagon et nous voilà plongés dans un bleu turquoise qui oublie ses reflets sur les rebords métalliques. Je l'interroge en effet.

– Alors, ce dessin, vous êtes artiste ?

– Non, c'est une idée que j'ai eue. J'ose pas trop vous en dire parce que c'est une idée géniale et, sans mentir, je devrais pouvoir gagner un max avec. Ça fait longtemps que j'y pense, des années. J'ai vraiment bien réfléchi, je suis sûr que c'est un truc génial. Aujourd'hui, je me suis dit : tu vas à Times Square et tu mets ça sur papier. L'homme me regarde encore, hésite. Autour de nous, une *Pretty Woman* géante marche dans le vent, un super héros annonce une comédie de Broadway, un verre de Coca-Cola n'arrête pas de se vider et de se remplir pour une foule de joyeux lurons qui semblent tellement jeunes, tellement libres, tellement heureux. L'homme s'appelle Mickael, comme tous les New-Yorkais, je suppose.

Mickael cède à la tentation ; il décide de me faire confiance et me tend finalement son dessin. Il n'y a que quelques traits : un triangle, un rond, tracés comme de la main d'un enfant qui ne connaît encore rien des mystères de la perspective.

– C'est un présentoir, dit-il, alors que son regard s'éclaire. Un objet sur lequel on peut mettre tout ce qu'on veut, des shampoings, des maquillages, même des magazines ou des CD.

Simple, pratique, utilisable partout, dans toutes les boutiques, je crois que je pourrais en vendre des millions. Il suffira que je cherche quelqu'un qui trouve ça génial et qui accepte de me financer. Je me réjouis de changer de situation, parce qu'ici, c'est pas rose tous les jours.

Je demande à Mickael ce qu'il fait dans la vie en attendant de devenir millionnaire. Il est coiffeur. Je lui demande s'il a un salon à lui. Non, il est employé, c'est justement pour ça qu'il veut changer. La patronne est exigeante, il faut être à l'heure le matin et on ne sait jamais quand on finit. Il m'invite dans son échoppe, au deuxième étage de l'immeuble qui fait le coin entre la 22^e rue et la 7^e avenue. C'est là qu'il a eu l'idée de ce présentoir parce qu'il faut dire que c'est encombré. Il y a juste la place pour deux fauteuils de lavage, deux pour les coupes, un pour les teintures, un pour le séchage et un petit coin pour la manucure avec pose d'ongles. Il faut bien quelque chose pour que les clientes voient les produits.

– Je ne sais pas si tu te rends compte combien je pourrais en vendre ? Des boutiques, à New York, il y en a des millions. Il suffit que je trouve quelqu'un qui me dise : Mickael, j'aime ton idée ! Alors il sort son argent de sa poche, il le pose devant moi sur la table et il me finance.

Depuis que le soleil a cessé de faire de la concurrence aux affiches lumineuses, les rêves matérialisés envahissent la place,

martelant le message de félicité universelle à la gloire de l'Amérique, de la téléphonie mobile et des crevettes Bubba Gump. Mon thé est froid maintenant, mais l'air d'été est surchauffé par le souffle incessant des climatiseurs et les fumées odorantes des hot-dogs.

– Tous les patrons ont intérêt à avoir un tel présentoir, c'est évident, dit-il. Je suis sûr qu'une fois on me dira : Mickael, je te finance !

Je regarde le dessin sur la table, le triangle, le rond. Je ne comprends toujours pas l'idée de mon interlocuteur, mais est-il permis de douter de quelque chose, à Times Square ? Un théâtre déverse la foule qui a pleuré devant Billy Elliot et qui s'égaie bruyamment entre les tables. Si j'avais l'audace de douter, tous, ils me voueraient à l'anathème. C'est que nous sommes sur Times Square, centre d'un monde qui ne peut pas s'avouer perdant. Il n'y est pas permis de douter qu'un coiffeur portoricain puisse faire fortune avec un présentoir triangulaire. Mickael reprend en main son crayon. Sur son dessin, il voit son avenir et n'ose presque plus y toucher. Il hésite, trace un trait, qu'il regrette visiblement. Il sort une gomme et l'efface soigneusement. Il recommence, hésite à nouveau. Il me regarde comme un enfant pris en faute. J'ai peur que mon doute ait franchi mes paupières ; que par ma faute, Mickael s'aperçoive que le grand rectangle noir au-dessus de nous n'est pas un plafond de cinéma, mais bien l'immense et implacable univers. Il faut que je parte afin que cette petite table ronde et rouge devienne véritablement le point de départ d'une aventure hollywoodienne. Je vais me chercher une glace dans l'une des échoppes de la place. La queue est immense, mais j'ai le temps. Humblement, je prends mon tour parmi les autres. Certains ont fait vingt mille kilomètres pour faire la queue à Times Square. Mon voisin a un accent que je reconnais, je lui demande s'il est Irlandais. Son regard s'illumine, il est heureux de parler de son pays. Ça fait des années qu'il voulait venir à New York, il reste deux jours, ensuite il ira à Las Vegas, il n'a pas l'argent pour rester plus longtemps. L'homme n'a pourtant pas l'air de s'amuser, c'est un peu bruyant, dit-il, un peu « too much » pour un Irlandais. Il se détend en parlant avec enthousiasme de Dublin, de Shannon et de l'odeur des feux de tourbe. La caissière avec son chapeau de papier sur la tête, elle, elle est d'ici. Elle y est tous les soirs. Elle en a tellement l'habitude qu'elle arrive à parler, à typer, à remplir les gobelets sans regarder ce qu'elle fait. J'ai le temps de l'observer, elle ne voit pas le client ni les machines, ni même les cuillères qu'elle plante dans la pâte molle : on dirait qu'elle regarde dans un ailleurs. Juste la monnaie, c'est tout ce qui lui fait baisser les yeux. Ensuite, elle ordonne :

– Next please ! Je commande deux glaces saveur cookies, semées de mille et une paillettes colorées. J'en destine une à mon coiffeur-businessman. Je reviens à la table rouge et ronde, au centre du monde. Je jette les yeux sur le dessin, Mickael y a rajouté trois traits. Je le regarde et lui dis :

– Great job !

Lucienne Girardier Serex est née en 1961 aux USA. Elle est originaire de Rochefort (Neuchâtel). Dernières parutions : *La Vallée du temps*, roman (Sainte-Croix, Editions Mon Village, 2010), *Le Sourire de Schiller : histoire d'un tableau*, roman (Saint-Germain-en-Laye, In Octavo, 2009).

Pierre Siegenthaler

Une rencontre à Sainte-Anne

J'aimerais, chère Catherine, revenir sur notre rencontre inopinée du 25 novembre sur le pavé du Carré Sainte-Anne – rencontre quasi « miraculeuse » devrais-je plutôt dire ! C'est que nous ne nous étions pas revus durant de longs mois, depuis votre mariage plus exactement.

Ce mardi-là, j'étais tombé sur un compatriote inconnu, de passage dans le quartier, où il était en train de photographier la façade d'une maison dans laquelle il avait vécu, des années auparavant avec une amie. Troublé par ma présence dans son objectif, il m'avait pris « pour tel acteur suédois » m'avoua-t-il en s'approchant ! Depuis

quelque temps, il s'occupait d'une quinzaine de femmes malades mentales, dont il gérait au mieux le quotidien, sans être leur médecin pour autant. Ses tâches administratives et domestiques liquidées, il pouvait disposer de ses soirées et de ses nuits hors les murs mais je ne fus pas étonné d'apprendre que ces patientes souffraient pratiquement toutes de cette obésité qui induit le traitement de la manico-dépression. C'est à ce moment précis que vous avez surgi devant l'église, rapide et légère sur votre vieux vélo, pour vous arrêter pile à deux mètres du groupe que nous formions, l'inconnu et moi ! Ravi, éberlué, je me suis empressé

de vous embrasser, sans savoir comment vous présenter mon nouvel ami... C'était pourtant bien vous, votre chevelure blonde, votre allure dégagée et le sourire radieux qui devait éclairer longtemps cette fin d'après-midi !

Et puis n'étions-nous pas à Montpellier, non loin du Musée battant neuf qui abrite le tableau fameux, dans lequel Gustave Courbet célèbre *La Rencontre*, précisément, avec son mécène et ami Bruyas !

Saint Guiraud, été 2007



Le voyage à Venise

(Fragments)

Ce printemps-là, piqués une fois de plus par la tarentule du voyage, nous avons projeté, ma femme et moi, un nouveau séjour à Venise. Ce devait être en 96 ou 97. Dans la matinée, notre fils aîné nous accompagnerait à la gare de Berne, où je lui remettrais les clés de la Peugeot, pour une quinzaine. Il pouvait être dix heures du matin. Il faisait doux, le soleil brillait et nous devisions sans fin, en attendant le départ de notre train. Plutôt rares, les voyageurs fumaient, bavardaient, lisaient leur quotidien, au demeurant peu pressés de monter en voiture. Le convoi comportait quelques-uns de ces gros wagons à couloir latéral, tels qu'on n'en trouve plus guère mais qui demeurent pourtant mes préférés, avec leurs spacieux compartiments rembourrés, sorte de minisalons dotés de larges banquettes, disposées face à face. Recouverts de moleskine, ces canapés offrent une demi-douzaine de places aux familles ou aux voyageurs soucieux

d'un certain confort. Bref, on s'y sent à l'aise, et presque entre soi, comme on devait l'être dans les coches mastoc d'autrefois.

Tout à l'excitation du voyage, nous n'avions d'abord pas remarqué le géant barbu qui faisait les cent pas sur le quai, armé d'un énorme bâton de berger, devant les voitures encore inoccupées. L'individu semblait irrésistiblement attiré par le mystère des compartiments déserts, qu'il reniflait littéralement à travers les vitres opaques, comme fasciné par quelque trésor caché, une place près de la fenêtre, par exemple ! Vêtu d'un grand chapeau noir, l'homme portait une chemise rouge, à carreaux, une veste de toile claire et un pantalon de même tissu, pris dans une paire de bandes molletières, d'un vert délavé. Ses chaussures de montagne, en revanche, étaient parfaitement entretenues. Avec sa barbe poivre et sel en broussaille, son allure martiale et ses yeux mi-clos, l'énergumène du quai avait l'air peu amène

du type qui entend se passer d'autrui mais que son bâton préservera de toute mauvaise rencontre. Cependant ses allées et venues avaient fini par attirer l'attention.

Ainsi notre fils paraissait subjugué. Pour notre part, nous avons gagné nos places, près de la fenêtre, préférant poursuivre par gestes l'entretien... Bientôt le haut-parleur annonça l'imminence du départ, et les voyageurs s'avancèrent mollement jusqu'au pied des voitures. C'est alors que je remarquai un changement sur le visage et dans l'attitude d'Olivier, en proie à un irrépressible fou rire que je compris d'emblée : fantomatique, la silhouette du cinglé se profilait dans l'étroite portière vitrée, paraissant nous avoir élus, hésitante mais décidée à pénétrer dans notre « boudoir » ! Au regard effaré de ma compagne, je compris aussitôt : le type était bel et bien en train de s'installer. Dorénavant nous ne serions plus seuls à franchir les



le persil journal le persil

Alpes ! C'est ce qui avait tant amusé notre fils qui pleurait de rire sous nos yeux. Cependant le barbu avait pris ses quartiers sans piper mot et sans nous saluer, se bornant à poser sur nous un regard soupçonneux. Deux éléments m'avaient jusqu'alors échappé dans sa mise : le plaid de grosse laine grise qu'il arborait sur l'épaule gauche et la musette fatiguée qu'il avait déposés sur la banquette, entre Jeanne et lui. Puis il s'était lourdement affalé, allongeant devant lui ses interminables guibolles. La situation devenait critique, tandis que notre aîné essuyait ses larmes comme le train roulait déjà au ras du quai. J'aurais voulu pouvoir lui crier : « A ce soir, vieux... Je te téléphonerai. » Trop tard, hélas ! Le sort en était jeté. Qu'allions-nous devenir, à présent, coincés, sans ressource, à la merci d'un détraqué imprévisible ? Et jusqu'où nous imposerait-il sa présence extravagante ? Devions-nous faire appel au chef de train ? Négocier pour notre quidam un nouveau compartiment, voire en changer, dans cette voiture pratiquement inoccupée ? C'était stupide ; le fada risquait de se fâcher, de céder à la violence... Tacitement, nous optâmes pour la conciliation. Pour l'heure, mon épouse, pétrifiée, avait tiré de son sac un magazine qu'elle se mit à feuilleter fiévreusement. Pour ma part, j'avais déployé mon Canard enchaîné... Ce fut l'intrus qui rompit bientôt le silence ce en grommelant : « Quand on n'a pas envie de parler, on fait semblant de lire ! », insolence qui eut du moins le mérite de faire retomber la tension. Je repliai donc mon journal pour lui rétorquer : « Vous n'y êtes pas du tout, mais de quoi souhaiteriez-vous parler ? » Interloqué, mon vis-à-vis se redressa, tel un ressort, tirant de sa veste un gros calepin de cuir fauve, qu'il brandit d'un geste comminatoire, se lançant alors dans la lecture d'un texte écrit dans une langue qui m'était inconnue.

Agacé je l'interrompis : « Je ne vous

demandais pas tel exposé savant mais un simple sujet de conversation. » Changeant soudain de ton il s'enquit de ma profession. « Professeur », répondis-je, mais je perçus un mauvais sourire dans son regard myope. « Professeur de quoi, si on ose savoir ? » « D'histoire et de géographie », répliquai-je, à tout hasard. « Eh bien, on va voir ! » Je fus bientôt l'objet d'un feu roulant de questions bateau : altitude du Mont Rose, de la Pointe Dufour, du Cervin, puis ce furent les dates : Bataille de Morgarten, Retraite de Marignan,



Exécution du Major Davel, entrée de Genève dans la Confédération helvétique... Excédé, je rendis bientôt les armes : « Ecoutez, je ne vois pas l'utilité d'un tel interrogatoire mais votre bavardage commence à me taper sur les nerfs. Pour ne rien vous cacher, telle n'est pas ma conception de l'histoire. A propos, Monsieur, pourquoi ne vous adressez-vous jamais à moi ? » C'était bien Jeanne, ça. Je l'aurais embrassée. Ainsi ma pédante remarque avait-elle fait mouche : mettre fin

à ce stupide examen, tandis que notre fada posait sur mon épouse un regard qui en disait long sur son mépris des femmes. Inaugurant brusquement une nouvelle stratégie, il saisit sa musette pour en tirer une pomme verte, un redoutable couteau suisse multi-lames et un morceau de saucisson emballé dans du papier gras, puis il se mit à dévorer son repas comme s'il avait été affamé, claquant de la langue à chaque bouchée. Ensuite, il prit soin d'essuyer sa lame avant d'enfourer dans sa musette les restes de son déjeuner.

L'entretien était terminé. Alors il s'empara du plaid, le déplia entièrement, puis il tenta d'en accrocher les coins aux aspérités rococo du porte-bagages, créant ainsi deux zones distinctes, en forme d'alcôves, la sienne et la nôtre, mais la tente improvisée s'effondra presque aussitôt. En d'autres circonstances, nous aurions éclaté de rire mais, pour le coup, nous fîmes profil bas devant l'ultime stratagème de l'infortuné inquisiteur à la barbe fleurie.

*

Les péripéties du voyage, les tensions, l'heureux dénouement nous avaient peu à peu assommés. Traversée la campagne bernoise, longées les rives du lac de Thoune, notre train s'engageait à présent dans la Vallée de la Kander. De l'autre côté de la vitre, c'était le printemps, ses verdure, sa lumière. Au pied des rochers moussus tournoyaient les remous de la rivière. La motrice venait d'aborder les longues courbes qui annoncent Kandersteg. Notre imposteur avait sombré dans l'oubli d'un sommeil agité. Alors

mon regard tomba sur le visage de Jeanne, assoupie elle aussi. Bientôt ce serait les premiers tunnels, de brèves ténèbres, le défilé des lanternes sur les parois de la voûte. A mon tour je me sentais happé par le roulement sourd des roues d'acier sur la fonte... L'intuition soudaine du convoi arrêté me réveilla : « Goppenstein », une lumière plus liquide et le sourire ingénu de Jeanne, cette fois, tandis que notre casse-pied émergeait lentement de ses brumes, cherchant l'heure

à sa montre, au prix d'une grotesque mimique. Le transbordement des véhicules routiers allait pouvoir commencer... Pour le coup, cette halte forcée, dans cette drôle de gare, avait ressuscité l'un de mes plus chers souvenirs ! J'ai quatorze ans, et nous cheminons, mes parents et moi, sur la route poussiéreuse qui remonte le Lötschental jusqu'au fond. Pourquoi ne pas l'avouer ? Ces villages d'arolle brûlés de soleil, les églises blanchies à la chaux, ces échoppes aux senteurs d'épices, tout cela demeure au centre de ma géographie intime, qu'instruit d'emblée la lenteur sacrée des processions, chasubles brodées, lourdes bannières flammées, uniformes chamarrés des soldats de jadis, aigres fanfares de cuivres – hommes vêtus de laine, femmes coiffées de velours foncé et que ceignent les rutilants tabliers de soie rapportés de Lombardie – violents contrastes de couleurs, oraisons, psalmodies évoquant ce mystère de la foi qui les inspire depuis la nuit des temps, les Bieler, les Nyffeler, les Bille, les Chavas, les Valette, et je n'oublie ni Maurice Chappaz, ni Corinna !

Notre train s'était enfin remis en route, côtoyant d'abord la gorge de la Lonza, avant de se lancer, vers l'est, dans la rampe qui domine la Vallée du Rhône, avec son vaste panorama de vignes, de cultures, d'herbages et ses cimes encore enneigées. Tout au fond de ce paysage grandiose court le fleuve, mince cordon argenté.

Nous demeurions sans mot, Jeanne et moi, devant ce spectacle de la Bible, tandis que l'étranger ronflait dans son coin indifférent aux événements. La longue descente sur Brigue n'a pourtant rien de banal, la double voie s'ingéniant à contourner rocs et mamelons, éclipsée à tout instant par de courts tunnels ou côtoyant schistes noirs et basaltes ruisselants d'eau. Et il suffit de renverser la tête pour découvrir, plus haut, sous le ciel impavide de mythiques hameaux accrochés dans la pente, avec leur église, fichée comme une flèche, au bord du vide, où s'étagent encore les ouvrages métalliques destinés à protéger la ligne des avalanches. De loin en loin, un interminable train de marchandises croisait lentement notre convoi, offrant un instant de pause à nos esprits fascinés par la folle course qui nous emportait.

Soudain je réalisai que nous devions avoir perdu pas mal d'altitude car la motrice venait de franchir un ultime viaduc, au-dessus du fleuve limoneux, semblable à une coulée d'aluminium en fusion. C'est

que nous roulions en plaine, à présent, et déjà notre locomotive louvoyait parmi la multiplicité des aiguillages.

A divers signes, nous devinions que notre hôte allait bientôt nous quitter. Ayant rectifié le port de son chapeau, rassemblé son plaid et sa mulette, il avait saisi son bâton en guettant l'arrêt du train... On ne saurait certes comparer la halte de Brigue avec quelque gare internationale. Une ou deux marquises, leurs quais déserts, une enfilade de locaux vétustes, de bureaux sans âme et c'était tout ; pas de train pour l'heure, nul trafic. Au-delà c'était la zone, son désolant paysage de friche industrielle. Aux confins du site, par de-là le réseau aérien des caténaires, on entrevoyait l'entrée du plus long tunnel d'Europe. Aucune trace de publicité tapageuse, mais de tortueux andains de ce gravier destiné au ballast, faisceaux de rails en attente et de traverses. Unique panneau d'avertissement, partout répété : « Interdiction formelle de traverser les voies »... Et notre arrogant compagnon ? Disparu, volatilisé ! Sans doute était-il descendu du mauvais côté, au mépris du danger, sans passer par le quai ? Nous eûmes toutefois la surprise de l'apercevoir, déjà très loin, enjambant les voies, une à une, en cheminot accompli, se hâtant vers on ne savait quelle sortie : le tunnel en direction d'Iselle ? Mais qu'allait donc devenir l'intrépide marcheur ?

A peine notre train s'était-il engagé dans l'entrée du fameux ouvrage, qu'un jeune contrôleur à moustache se présenta dans la demi-obscurité. Poli, souriant, il réclama nos titres de transport, à la lueur des lampes : « Madame, Monsieur, puis-je vous demander si le barbu au bâton vous a importunés ? » Nous nous empressâmes de répondre mais la réalité des faits nous laissa bientôt pantois : au bénéfice d'un abonnement 1ère classe, le singulier voyageur empruntait quotidiennement la ligne Berne-Brigue, préférant pourtant voyager en seconde, de crainte de ne rencontrer personne d'intéressant en première ! Voilà pourquoi il choisissait toujours ses « victimes » dès le départ, s'arrangeant ensuite pour les asticoter durant le trajet. Nous étions stupéfaits. Ayant sollicité la permission de s'asseoir un instant sur la banquette, l'employé s'empressa de répondre à la question qui nous taraudait : Y a-t-il jamais eu personne pour l'interpeller, le confondre, le neutraliser ? « Bien sûr que si. Mes collègues chevronnés ont tenté maintes fois de le convaincre de mettre fin à ses manigances... » Il écrivait alors à la

direction des C.F.F. pour se plaindre de l'impudence du personnel, et les choses en restaient là. L'employé voulut encore savoir si le cinglé avait pique-niqué dans le compartiment. « Certes, d'un saucisson », répondîmes-nous d'une seule voix. « Et bien vous avez eu de la chance. D'habitude il déballe un atroce fromage puant, si bien que les usagers préfèrent changer de compartiment... » Nous l'avions échappé belle, s'agissant du casse-croûte ; le saucisson n'était qu'un moindre mal. « Nous allons encore nous arrêter à Iselle, où les douaniers italiens monteront pour contrôler vos passeports... Quant à moi, j'ai été ravi de bavarder un peu avec vous mais je suis désolé de l'incident. Il ne me reste qu'à vous souhaiter un agréable séjour à Venise », et il prit congé de nous, toujours souriant, portant deux doigts à sa casquette de bleu encore vierge de galons.

*

Le soir même, après le repas à l'Hôtel La Calcina, je téléphonai à notre fils Olivier mais je ne jugeai pas opportun d'ajouter d'autres détails au récit du contrôleur. C'est Olivier, cette fois, qui se chargea du commentaire : « Quand j'ai vu ce demi-fou sur le quai, j'ai aussitôt pensé qu'il était pour vous ! Mais comment maman a-t-elle pris la chose ? » C'est Jeanne elle-même qui tint à répondre : « Tout va très bien, mon chéri, je suis juste un peu fatiguée. Il fait grand beau à Venise et nos hôtes sont toujours aussi charmants. Repose-toi bien, et surtout sois prudent. »

Château d'Oex – Saint Guiraud, 2009

Pierre Siegenthaler est né à Saint-Imier (BE) en 1931. Installé en France depuis 1986. Membre de la Société des enseignants bernois et de la Commission de littérature du canton de Berne. A été président de l'AENJ entre 1976 et 1980. A publié : *Histoires rauraques*, nouvelles (Moutier, Editions de la Prévôté, 1976), *L'Accident de parcours*, nouvelles (Lausanne, L'Age d'Homme, 1980), *Petite suite imérienne*, chroniques (Bienne, Editions Intervalles, 1984), *La Première Fois*, prose (Lausanne, L'Age d'Homme, 1996), *L'Horloge arrêtée*, récits (Campagnan, EC éd., 2005).

Anne-Marie Steullet-Lambert

Le poète



Le bon docteur Honoré Domier porte une moustache fournie qui se rebègue aux deux extrémités. Il n'a de cesse d'y passer deux doigts adroits afin de la tenir pointue et relevée sur ses joues rondes. Cet exercice ralentit les propos – et les idées, semble-t-il – de l'homme en blanc qui m'a priée de prendre place en face de sa personne à une petite table logée entre deux fauteuils. Après les soins à sa moustache, il a l'air de me voir enfin par-dessus ses lunettes juchées vers l'extrémité de son nez. Posant ses mots avec précaution, il me demande :

– Chère mademoiselle, qu'est-ce qui me vaut votre visite ?

Je tente d'expliquer simplement mon désarroi, mon malheur à ce docteur de l'âme qui a laissé tomber ses rouges paupières pour m'écouter.

– Je suis fiancée, dis-je, à un aimable monsieur qui parle beaucoup. Je ne comprends rien à son langage. Henri, c'est son prénom, et moi, faisons de longues promenades dans la campagne... Chemin faisant, il caquette, jacasse à propos de rimes, de vers, de quatrains, d'alexandrins, d'odes aux étoiles... Toutes choses auxquelles je n'entends goutte. Parfois Henri me prend par la main, ce qui me ravit, mais dix pas plus loin il la lâche afin d'exposer au moyen de gestes les rondeurs et la musique de sa poésie. J'oublie de vous dire qu'il est poète signant ses écrits Riquet. Il est si discret quant à son art qu'il se cache sous un pseudonyme. Je pense que je suis son seul public et donc fort utile dans ce rôle. Mais...

Je n'ai pas le temps de poursuivre car le Dr Honoré me reprend :

– Si j'entends bien, ce monsieur a

besoin de vous – il relève ses paupières – et la fonction qu'il vous attribue, chère mademoiselle, cette fonction d'auditrice ne vous convient pas ?

– C'est exact.

– Vous êtes fiancés ? J'opine du bonnet. Oui... voilà qui m'étonne poursuit le guérisseur des âmes, fi-an-cés avec la poésie ! N'est-ce pas surprenant, surprenant. Alors le poète déclame à travers champs, je vois, je vois... Et vous n'appréciez point.

– Non, je n'apprécie pas même si Henri me plaît, même si je l'aime. Je pleure la nuit, j'attends en vain que son comportement change à mon égard.

– Le lui avez-vous dit ?

– J'ai tenté une remarque qui eut pour conséquence l'écriture d'un nouveau poème intitulé : « La pleureuse ». Il vient de me parvenir par la poste.

A ce stade, je n'y tiens plus et je fonds en larmes.

– Avez-vous pensé, fait le psy, avez-vous pensé à la chance qui vous échoit ? Un fiancé poète, n'est-ce pas une aubaine ? Ce sont des êtres sensibles, ouverts à la beauté et ils savent la partager avec autrui. Vous m'en donnez un témoignage probant. Votre cas est émouvant, je ne doute pas que vous pleuriez...

– Des nuits entières ! m'écrié-je. Il me tue à la fin. Ne sait rien de moi, de ma vie. Cela ne l'intéresse pas. Bref, il me traite en potiche.

– Mademoiselle, voyons les choses sereinement. Si cet homme vient vous voir régulièrement, c'est qu'il tient à vous. S'il vous parle poésie, récitez ses vers pour vous seule, je pense qu'il vous fait un honneur que d'autres vous envie-raient. De plus, vous me dites qu'il vous dédie « La pleureuse », n'est-ce pas une marque de reconnaissance composée pour l'amie sensible, touchée au cœur par le talent de l'aimé ?

– Permettez-moi de vous répondre, Docteur, que vous embellissez le tableau. Je suis persuadée que mon fiancé ne

partage rien avec moi. Il expose un savoir, se rengorgeant, pontifiant, se gargarisant de mots. Il me soûle. Et je reste là, coite, comme une sottise, comme un néant. Lui seul existe.

Ici, j'essuie mes yeux larmoyants. Et le bon docteur Honoré Domier se lève, vient prendre ma main avec douceur.

– Mademoiselle, votre cas est tout à fait singulier, intéressant. Vous attendez de l'aide. Je vous demande : voulez-vous quitter cet homme ?

– Heu... aujourd'hui je ne pourrais pas...

– Le connaissez-vous depuis longtemps ?

– Pas vraiment, disons une année. Je voudrais qu'il change à mon endroit sinon je serai très malade.

– Je vois, je vois. Je vais vous prescrire un médicament léger qui vous aidera à tenir debout. Je vous prie de réfléchir à une rupture car je vous certifie que vous n'arriverez pas à inverser son comportement. Je connais ces gens-là. Revenez me voir dans deux ou trois mois. Je pense qu'ensemble nous trouverons une solution.

Sur ce, le docteur des âmes rectifie sa moustache et s'en va à son bureau. Il se met à écrire sur une feuille vierge une épître d'une demi-page puis il rédige l'ordonnance destinée au pharmacien tandis que moi, nullarde de moi, éteinte, je me sens encore plus humiliée par Riquet, mon poète.

Anne-Marie Steullet-Lambert. Née à Vicques (JU). Vit à Moutier (BE). Journaliste, responsable bénévole des Editions de la Prévôté durant vingt ans. Auteur de nouvelles, chroniques, roman : *Chronique de l'éphémère : une enfance dans le val Terbi* (Neuchâtel, Delibreo, 2009), *Le Sextant des jours* (Lausanne, L'Age d'Homme, 2007), *Villa d'Est*, nouvelles (Lausanne, L'Age d'Homme, 2009), *Margaux l'exilée*, roman (Lausanne, L'Age d'Homme, 2012).

Françoise Surdez

Pour un voyage à Muzot

(Extraits)

XVII

Allons-nous rejoindre la terre et ne laisser
Aucune trace, aucun souvenir dans les cœurs ?
Ce que nous appelons destin est-il trompeur
Et jusqu'à l'animal devons-nous abaisser

Notre grande fierté et nos élans d'orgueil
Pour être une vapeur rejoignant un néant,
Un immense trou noir, sans chaleur et béant,
Qui pourtant nous plongent dans l'angoisse et le deuil ?

Sommes-nous l'animal allant au même lieu
Et nous décomposant au sein de la nature ?
Ne pouvons-nous chanter avec notre écriture

Que tout est éternel et merveille de Dieu ?
Si je pense à cela, mon cœur a le vertige.
Ne laisserions-nous pas même un seul vestige ?

XVIII

Le matin palpait de la nouvelle aubaine
De découvrir encor tant de sages écrits.
Les cahiers, les livres qui ouvraient ton esprit
Sur la table gisaient. Et l'attente était vaine.

Une obscure angoisse saisit alors ton pas
Qui se fit vif, inquiet, au sein de la demeure.
Si le pressentiment du danger nous apeure
Nos bouches se taisent à celui du trépas.

L'ange s'est envolé en laissant toute seule
La belle jeune fille au regard si profond
Qui recherchait la vie et la compréhension

D'un monde mystérieux où un sombre linceul
Recouvrait l'insouciance et la facilité,
Les vêtant du voile noir de la gravité.

XIX

Nous sommes souvenirs. Les temps d'éternité
Que nous avons vécus dans l'amour et la joie
Avec nos bien-aimés sont des habits de soie
Qui revêtent nos cœurs d'une douce clarté.

Je songe à mes amis qui ont quitté ce monde
Pour un autre plus beau, je revois leur sourire
Et nos conversations vont des éclats de rire
Aux signes bienveillants qui dans ma vie abondent.

Leurs sages paroles nous viennent à l'esprit
Car elles ont gravé au fond de nos mémoires
L'empreinte de leurs pas sur notre territoire.

Au-delà du passé, de ce qu'ils m'ont appris,
Lorsque le doute humain fait que mon cœur s'isole
Leur voix d'éternité me touche et me console.

XXI

On porta à Jésus cet étrange message,
Emis par les deux sœurs : « Voici, ton bien-aimé,
Lazare est malade. » Mais loin de s'en aller
Au chevet de l'ami, au sinistre présage,

Il attendit sa mort tout en prophétisant :
« Le malade n'a pas d'affection mortelle. »
Il veut sécher nos yeux quand nos larmes ruissellent
Et guérir nos douleurs par sa vie et son sang.

Jésus, étrangement, le laissa donc mourir
Et partit chez Lazare en ayant attendu
Qu'il fût bien dans la tombe, enseveli et nu.

Et là-bas, exprimant ses larmes, ses soupirs,
Il consola les sœurs et fit jaillir leur foi
Au miracle d'amour qui le ressuscita.

XXII

Lazare était plongé dans un profond sommeil,
Nu au fond de la tombe, enroulé dans des draps,
Gisant sur une terre où il se dissoudra,
Redevenant poussière en attendant l'éveil.

Les odeurs de la mort transpiraient de sa peau.
« Il sent déjà ! » disait Marthe. Que sentait-il ?
Le suc nauséabond d'un cadavre viril
Serré par les bandes d'un étrange landau.

Il était endormi depuis bien quatre jours.
Séparé de ses sœurs par un épais rocher,
Insensible aux larmes qu'il ne voyait couler

Du regard de Jésus comme un signe d'amour.
On fit rouler la pierre et lui parvint la voix
Lui criant de sortir de ce sinistre endroit.

XXIII

Ses larmes coulèrent comme je voudrais pleurer
Sur les espoirs brisés et les morts dont tu rêves.
Je frémis au destin des existences brèves,
A l'éphémère espace où l'on veut demeurer.

Rien ne nous appartient. Nous devons tôt ou tard
Quitter ce monde obscur où nous avons vécu,
Retourner à la terre, aveugles, pauvres, nus,
Déjà nous préparer à l'unique départ.

C'est sans doute le sens qu'ont voulu nous porter
Les écrits réfléchis du poète des roses,
Si tout parle ici-bas, les êtres et les choses,

C'est par la voix de l'ange un chant d'éternité
Qui ouvre un horizon, ailleurs, dans l'invisible
Où le silence est saint, gardien de l'indicible.

XXIV

On est mort quand le temps fige nos souvenirs
Qui viennent nuit et jour tourmenter nos esprits
Tels d'obscurs fantômes qui hantent de leurs cris
Les heures des regrets qui craignent l'avenir.

On est mort quand le rire a cessé d'éclater
Comme ceux des enfants à l'éveil de la vie,
Quand l'ordre sacro-saint étouffe nos envies
Que des dictatures ont fini par mater.

On est mort quand le vent qui nous portait ailleurs
Ne trouve que porte close au mur des raisons,
Quand toutes les saveurs, les parfums, les saisons

N'émerveillent jamais les sens des travailleurs
Qui meurent à la tâche et, fermés à l'esprit,
Etouffent sous la lettre ancienne d'un écrit.

On est mort quand le temps fige nos souvenirs

(Poèmes inédits, Copenhague 2009)



Françoise Surdez est poète et nouvelliste, et actuellement pasteur remplaçante dans le Jura et le Jura bernois. Elle sera pasteur à Moutier à partir de 2013. Françoise Surdez termine une thèse de doctorat en théologie pratique pour l'Université de Neuchâtel sur le thème de la « reprise » chez Kierkegaard. Elle est l'auteure de sept recueils de poèmes et de nouvelles dont *Chansons paisibles des nuages fondus* (Paris, T. Sajat, 2007).

Alexandre Voisard

Retaille

Dire tout bas
ce qui nous appelle ailleurs
viser haut
à tire-d'ailes
faire mouche sur
ces chairs suspendues
à l'esse grave et frissonnant
à moindres frais

surtout ne pas perdre
la face dans la neige

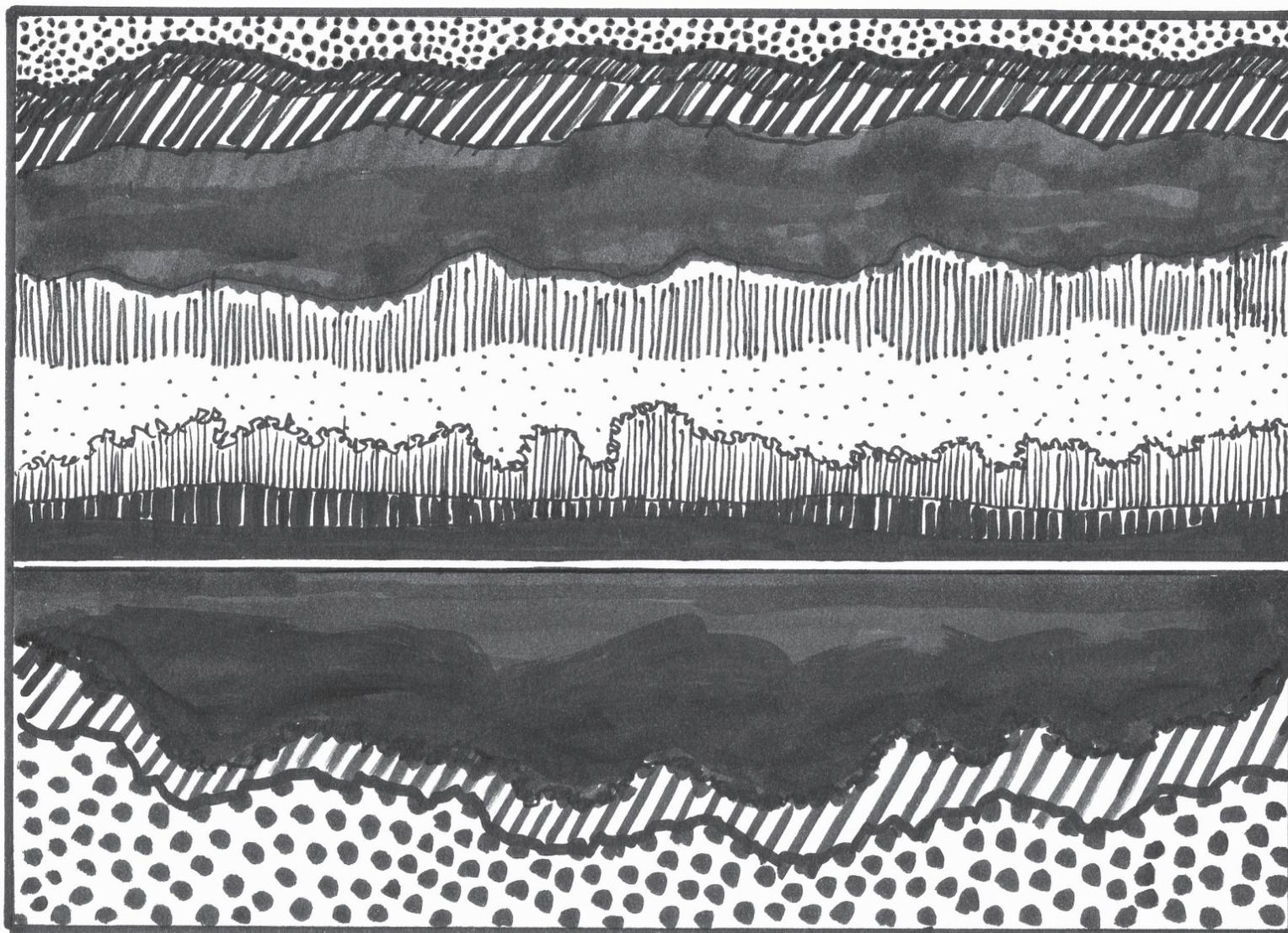
o o o

Ouvrons nos contes a dit
le fabuliste sorti de son sommeil
que chaque mot jailli de l'encrier
tinte tel un carillon
mettons-y autant de virgules
qu'il faut pour faire bon poids
entre éloquence et vérité
on se meut comme on peut
d'anecdotes fébriles en feuillets lourds
chaque pas dans le caniveau du récit
tente un recours aux marges
qui demeurent des points de fuite

o o o

L'encre sèche enfin
la nuit tombe vite en novembre
tel clair de lune complice
se contente d'une caresse
au comptoir du verbe frémir
ce que tu n'auras pas saisi
à vif en l'épilogue
sans fin te renverra
à la première page
si impitoyable si fatale.

Alexandre Voisard (Porrentruy, Jura, 1930) élabore au fil des ans une œuvre poétique à entendre comme journal intime et autobiographie en mouvement. Ce projet, depuis les origines, est ponctué de diversions telles que la prose narrative et la pratique de l'aquarelle.



Luc Wenger

A mots couverts

Long sommeil dispersé
comme des fruits de poussière et de ruse.

Est-ce la mort travestie, épuisée,
au regard si humain, si distant ?

Mystère à l'affût de sa source.

Puis un ciel déchiré de pluies sombres,
et déjà la nuit s'envole sous l'aile du vent.

Matin discret : un papillon blanc
à la recherche d'un mot rare.

Que de mots fidèles dans mon corps,
laissant traces et blessures,
s'encombrant de sens ou de trajectoires,
promis aux labours.

J'ai tant reçu d'eux, non pas l'entier de la création,
mais ce qui ne demandait qu'à se mouvoir,
qu'à être vivant et qui par eux le devient.
Nuit et jour ils savent éclairer mon chemin.

Au-delà de leur silence,
lumineuse incertitude.

Je fréquente

les mots en liesse
les mots d'amour
les mots en déroute
les mots étoiles filantes
les mots de pierre sèche
les mots soleils couchants
les mots moines du désert
les mots envers et contre tout
les mots d'ombre et de lumière
les mots des cimes et des grandes profondeurs
les mots délivrés de leurs supports
les mots infréquentables
les mots passe-partout
les mots broussailles
les mots mystères
les mots martyres
les mots sereins
les mots sacrés
les mots fous

Chassés-croisés d'images et de paroles

Luc Wenger est né en 1938 à Neuchâtel. Vit à Cortaillod (NE).
Poète. Président de l'Association des écrivains neuchâtelois et
jurassiens (AEJN). Quatre recueils publiés à L'Age d'Homme
(Lausanne) : *Au lieu-dit des mots* (2002), *De l'effacement du lien*
(2005), *La Part dévoilée* (2007), *Dans les pas du temps* (2012).



Le persil journal, numéros 59-60-61, octobre 2012

Réalisation : Marius Daniel Popescu
Dessins : Robert Pingeon et Claudine Houriet
Les auteurs gardent tous leurs droits sur les textes et les images

© pour le journal *le persil*
Marius Daniel Popescu
Avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse
Tél : +41 21 626 18 79
E-mail : mdpecrivain@yahoo.fr
Abonnement, 12 numéros : CHF 55.-
Compte postal : 17-661787-4

Association des Amis du journal *le persil*
Président : Daniel Rothenbühler
Vice-président : Louis-Philippe Ruffy
Secrétaire : Daniel Vuataz
Caissier : Daniel Kamponis
E-mail : lepersil@hotmail.com
Compte postal : 17-743406-0

Ce numéro triple a été publié avec l'aide de l'Association des écrivains neuchâtelois et jurassiens (AENJ).
Contact : Luc Wenger ; Jordils 25, 2016 Cortaillod ; tél : +41 32 842 39 40 ; luc.wenger@webneuch.ch.

Trois cents exemplaires ont été remis à l'AENJ pour son propre usage.
Imprimé en Roumanie par S. C. Tipotex S. A. **Tirage : 1000 exemplaires.**